

**Un regard russe  
sur la Réforme et sur Pierre Bayle :  
le *Pierre Bayle* (1872)  
d'Alexandre Nikolaïevitch Vesselovski  
accompagnée d'une traduction inédite  
et annotée du texte**

ROGER COMTET

PRÉSENTATION

**Biographie d'Alexandre Vesselovski**

Le texte que nous présentons est celui du discours prononcé par Alexandre Vesselovski (1838-1906)<sup>1</sup> lors de la séance solennelle annuelle (*godičnyj akt*) de l'Université de Saint-Pétersbourg le 8 février 1872. Vesselovski venait d'y être nommé en qualité de maître de conférences, il y deviendra professeur en 1880, y poursuivant une longue et sereine carrière jusqu'à ce que la mort le surprenne au milieu de ses travaux en 1906. Âgé de 34 ans, il avait déjà accumulé les expériences ; formé à l'Université de Moscou de 1854 à 1858, il s'était ensuite, faute de pouvoir obtenir une bourse

---

1. On prendra garde à ne pas le confondre avec son frère Alexei (1843-1918), grand romaniste, dont la carrière universitaire s'est déroulée à Moscou.

d'étude à l'étranger, engagé comme précepteur dans la famille du prince Golitsyne, ambassadeur en Espagne, ce qui lui avait permis de voyager à travers l'Europe durant quatre années. Il souhaitait en effet dès cette époque se spécialiser dans l'étude des littératures occidentales ; il obtiendra finalement la bourse convoitée de 1862 à 1863, ce qui lui permettra de faire sans souci des séjours d'étude dans les universités allemandes, italiennes et à Prague.

L'Italie le séduit tant qu'il restera à Florence et Bologne de 1864 à 1867, si bien acclimaté qu'il songe y faire une carrière universitaire ; il fréquente de grands représentants de l'intelligentsia italienne (Giosuè Carducci, Angelo de Gubernatis, Alessandro d'Ancona...), il multiplie les études en italien sur la Renaissance italienne (Dante, Boccace, Francesco de Barbarino...) dans l'esprit de l'école culturo-historique russe (Pisarev, Dobrolioubov...), se fait aussi un passeur entre la Russie et l'Italie plongée alors dans l'euphorie de l'unité en publiant des correspondances et des études littéraires dans des revues russes comme le *Vestnik Evropy*. Il redécouvre une œuvre oubliée du XV<sup>e</sup> siècle, *Le Paradis des Alberti* qu'il publie à Bologne<sup>2</sup>. Mais, sur l'insistance de ses anciens professeurs de Moscou (dont Buslaev), il finit par revenir en Russie pour être nommé à l'Université de Saint-Pétersbourg où nous le retrouvons en 1872. Il y accomplira une carrière prestigieuse, se tournant d'abord vers la littérature russe ancienne et la tradition orale, puis vers la littérature générale avec son grandiose projet anthropologique de *Poétique historique*, demeuré inachevé, qui n'a pas été sans influencer les futurs formalistes russes ; il ne renoncera cependant jamais à sa spécialité première puisqu'il publie encore une traduction du *Décameron* en 1891-1892 et une monumentale étude sur Boccace en 1893-1894<sup>3</sup>. Cet académicien a eu aussi le grand mérite de créer et diriger le département des études romanes et germaniques à l'Université de Saint-Pétersbourg en en faisant une pépinière de spécialistes de la culture occidentale, d'être un pionnier de la littérature comparée et d'avoir ouvert du coup la Russie à la littérature universelle.

---

2. *Il paradiso degli Alberti ritrovi i ragionamenti del 1389 romanzo di Giovanni di Prato dal codice autografo e anonimo della Ricardiana cura di Alessandro Wesselofsky*, I-III, Bologne, 1867-1868. Ce premier travail lui servira de base pour sa future thèse de doctorat soutenue en Russie.

3. A.N. Veselovskij, *Bokkačio, ego sreda i sverstniki* [Boccace, son milieu et ses contemporains], 1-2, SPb., 1893-1894.

## Vesselovski et Bayle

Mais pourquoi Vesselovski avait-il choisi Bayle comme thème de son discours ? Jusque là, il n'avait étudié la Renaissance qu'en Italie. Cette étude sur Bayle marque un élargissement de son champ d'étude ; la Réforme y est clairement envisagée comme la suite de la Renaissance et elle annonce elle-même les Lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle. Peu après, il publiera en effet des études sur Rabelais en 1878<sup>4</sup>, sur Robert Greene en 1879<sup>5</sup>. À partir de là, Vesselovski va s'intéresser encore plus aux périodes de transition dans l'histoire, favorables aux crises littéraires et sociales dont la Renaissance est un exemple<sup>6</sup>. Par la suite, il s'attachera à une autre époque de transition, le Romantisme, avec ses études magistrales consacrées à Pouchkine<sup>7</sup>, Joukovski<sup>8</sup>. En fait, la littérature n'aura jamais été pour lui qu'un matériau pour fonder l'histoire culturelle. Le thème de la Réforme rentrait donc pour lui, de toute évidence, dans cette thématique. Plus généralement, elle s'inscrivait aussi pour Vesselovski dans celle des hérésies, ruptures pour lui hautement significatives dans l'évolution de la pensée et des sociétés ; citons ici son étude sur Giordano Bruno<sup>9</sup>, ses « Essais sur l'histoire de l'évolution de la foi chrétienne<sup>10</sup> », la traduction de la *Vie de Jésus* d'Ernest Renan qu'il dirige et préface à la fin de sa vie<sup>11</sup> ; d'une manière générale, ce sont tous les phénomènes à la marge du fait religieux dans la mentalité populaire qui l'intéressent, comme les vers spirituels (*duxovnye stixi*), les apocryphes, les pérégrinations du roi Salo-

4. « Rablè i ego roman. Opyt genetičeskogo ob''jasnenija » [Rabelais et son roman. Essai d'analyse génétique], *Vesnikj Evropy*, 3, 1878, p. 128-200.

5. « Robert Grin i ego issledovateli » [Robert Greene dans la recherche], *Vestnik Evropy*, 8, 1879, p. 552-580.

6. Voir par exemple « Protivorečija ital'janskogo Vozroždenija » [Contradictions de la Renaissance italienne], *Žurnal Ministerstva narodnogo prosveščeniya*, 12 / 254, 1887, p. 317-349.

7. A.N. Veselovskij, *Puškin – nacional'nyj poët* [Pouchkine comme poète national], SPb., 1899.

8. A.N. Veselovskij, *Žukovskij. Poëzija čuvstva i « serdečnogo voobraženija »* [Joukovski. La poésie du sentiment et de l'imagination du cœur], SPb., 1904. (2<sup>e</sup> éd. M., 1999).

9. « Džordano Bruno » [Giordano Bruno], *Vestnik Evropy*, 6 / 13, 1871, p. 606-647.

10. « Opyty istorii razvitija xristianskoj very », *Žurnal Ministerstva narodnogo prosveščeniya*, 4 / 178, 1875, p. 283-331 ; 2 / 183, 1876, p. 241-288 ; 2 / 189, 1877, p. 186-252 ; 5 / 191, 1877, p. 76-125.

11. Ernest Renan, *Žizn' Iisusa*, SPb., 1906.

mon dans la littérature orale depuis les rives du Gange jusqu'aux *fines terrae* d'Europe occidentale, les Bogomiles<sup>12</sup> etc.

### Protestantisme et idéal politique

C'est bien sûr là l'essentiel ; peut-être a pu jouer aussi un certain tropisme de Vesselovski pour tout ce qui concernait le protestantisme ; si son père était russe, sa mère était par contre une Allemande de Saint-Petersbourg<sup>13</sup>, très certainement protestante comme tous les membres de cette communauté, et qui lui avait appris sa langue maternelle dès l'enfance. Son intérêt s'était déjà manifesté de plusieurs manières : un article sur le protestantisme en Italie en 1864<sup>14</sup> et des développements que l'on trouve dans son journal intime en 1859 et auxquels il a donné le titre de « Le romantisme et la Réforme » qui semblent déjà annoncer le futur « Pierre Bayle » par leur inspiration et leur goût pour les généralisations dans l'esprit de l'histoire culturelle à la russe ; on peut y lire effectivement que « le protestantisme, en tant que religion de la raison et de l'individu, représente un pas en avant par rapport au siècle romantique<sup>15</sup> du catholicisme, avec son organisation sociale et cléricale qui étouffait toute liberté<sup>16</sup> ». En réaction contre la Bible en latin, les indulgences, la licence du clergé, l'obligation de croire sans réfléchir ni juger, la première conquête de la Réforme a été de « pouvoir commenter personnellement et en toute liberté les vérités évangéliques<sup>17</sup> ». Fidèle à sa conception du continuum historique, Vesselovski refuse cependant qu'il puisse y avoir une solution de continuité entre le Moyen Âge et la période qui l'a suivi : aussi obscurantiste qu'il ait été, il n'en renfermait pas moins « le germe de la Réforme qui a suivi », « le gage d'un renouveau<sup>18</sup> ».

12. « Kaliki-perexožie i bogomil'skie stranniki » [Pèlerins et errants bogomiles], *Vestnik Evropy*, 9 / 4, 1872, p. 682-722.

13. Voir B.M. Èngel'gardt, *Aleksandr Nikolaevič Veselovskij* [Alexandre Nikolaïevitch Vesselovski], P., 1924, p. 20.

14. « Religioznoe vozroždenie v Italii i protestantskaja propaganda » [La renaissance religieuse en Italie et le prosélytisme des protestants], *Sankt-Peterburgskie vedomosti*, 178, 1864.

15. Il convient ici de comprendre *romantique* dans le sens qu'il a chez August Schlegel, c'est-à-dire qui a trait à la chevalerie et au christianisme du Moyen Âge par opposition au classicisme.

16. « Adnotationes » in *Pamjati Aleksandra Nikolaeviča Veselovskogo*, [À la mémoire d'Alexandre Nikolaïevitch Vesselovski], P., 1921, p. 68

17. *Ibid.*, p. 71.

18. *Ibid.*, p. 70.

Il restait cependant une dernière étape à franchir : « Il fallait que le sentiment se comporte de façon émancipée envers les dogmes de la foi, il fallait conquérir tout d'abord le droit de pouvoir interpréter individuellement les saintes Écritures pour que puisse ensuite se faire entendre la voix de la raison et sa volonté d'analyser et de remettre en question. Le XVI<sup>e</sup> siècle prépare par ce que l'on a appelé la "Renaissance des sciences" le règne de la réflexion, du scepticisme qu'a engendré le XVII<sup>e</sup> »<sup>19</sup>. Bien des années plus tard, arrivé au crépuscule de sa vie, Vesselovski reprendra les mêmes thèmes dans un essai demeuré inachevé consacré aux trois anti-dogmatistes du XVI<sup>e</sup> siècle Paracelse, Weigel et Böhme, l'idée étant que, pour ces deux derniers mystiques, conformément à l'enseignement du Christ, c'est bien plutôt l'esprit que la lettre qui compte : « Weigel méprisait la lettre, l'extériorité, le ritualisme<sup>20</sup> ». Il est d'ailleurs fort probable que l'article ébauché ait voulu faire écho à l'excommunication de Tolstoï, autre grand contestataire de l'ordre religieux établi.

Est-il besoin de rappeler que la présence protestante était déjà ancienne en Russie à cette époque<sup>21</sup> ? Elle remonte à la création du « Faubourg des étrangers » (*nemeckaja sloboda*) à Moscou en 1652 qui entraîna la venue de pasteurs allemands ; on sait qu'Ivan le Terrible avait été approché par le pasteur tchèque Rokyta, qu'il reçut l'évêque luthérien d'Upsala, que les hussites s'intéressaient beaucoup à la Russie. Quant aux piétistes de Halle, contemporains de Bayle et regroupés autour de August Francke, ils rêvaient de réunir les chrétiens de Russie et d'Occident ; c'est à leur prosélytisme que l'on doit la première typographie slave d'Europe de l'Ouest et la première grammaire du russe<sup>22</sup>. Pierre I<sup>er</sup> était entouré de protestants étrangers, à commencer par son fidèle Lefort et il devait s'inspirer des monarchies luthériennes de l'Europe du Nord pour

---

19. *Ibid.*

20. « [Parasel's, Veigel', Bëme] » [Paracelse, Weigel, Böhme] in A.N. Veselovskij, *Izbrannye trudy i pis'ma* [Œuvres et lettres choisies], SPb., 1999, p. 194.

21. Il existe sur le sujet une brochure déjà ancienne : R. de Watteville, *Les Protestants et le protestantisme en Russie*, Paris, 1905. Voir aussi les notes bibliographiques de l'entrée « Russie » dans P. Gisel (éd.), *Encyclopédie du protestantisme*, Paris, 2<sup>e</sup> éd., 2006, p. 1256-1257.

22. Voir R. Comtet, « La *Grammatica russica* de H. W. Ludolf (1696) comme grammaire piétiste » in R. Comtet & F. Knopper, *Germanoslavica II : Religion et interculturalité germano-slave, Slavica Ocitania* (Toulouse), 9, 1999, p. 75-98.

réorganiser sous son contrôle l'Église orthodoxe avec le Saint-Synode remplaçant le patriarche. La théologie de l'illustre Féofane Prokopovitch subit alors l'influence protestante. L'annexion des pays baltes au XVIII<sup>e</sup> siècle (Lettonie et Estonie), suivie de la conquête de la Finlande en 1809, avait intégré à l'Empire plusieurs millions de luthériens<sup>23</sup>. Bien des tsarines russes étaient au départ des protestantes venues des principautés allemandes qui adoptaient sans problème l'orthodoxie pour les besoins de la cause, cependant que l'émigration germanique en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> a implanté en Russie de nombreuses colonies réformées ou luthériennes, surtout sur la Volga, en Bessarabie, sur le pourtour de la mer Noire, dans le Caucase et à Saint-Petersbourg. On peut y ajouter des phénomènes marginaux, comme l'émigration des protestants vaudois<sup>24</sup> et de ceux du pays de Montbéliard<sup>25</sup>. Les protestants bénéficiaient d'une certaine tolérance<sup>26</sup>, avec des points de convergence doctrinaux avec les orthodoxes, sur la grâce par exemple, alors que les « Latins » (les catholiques) ont toujours été l'objet de la plus extrême méfiance, y compris de nos jours. Mais l'influence du protestantisme parmi les autochtones est restée limitée, si l'on néglige l'apparition de quelques sectes dites « rationalistes » au XIX<sup>e</sup> siècle comme les Stundistes en Ukraine ou les Molokanes et les Doukhobors chez les russophones du Caucase<sup>27</sup> ; par contre, de nos jours, le prosélytisme des mouvements évangéliques (baptistes, pentecôtistes...) connaît un certain succès, attesté par les réactions virulentes de l'Église orthodoxe, toujours prompte à défendre son pré carré et à refuser d'être confrontée à d'autres

---

23. Dans les pays baltes, la liberté de conscience et de culte des luthériens fut cependant soumise à de multiples restrictions sous le règne d'Alexandre III.

24. Voir C. Michelis, « Les Vaudois et la Russie », *Revue des études slaves*, 70 / 2, 1998, p. 309-332.

25. Voir M. Martin, « Montbéliard et la Russie, 1750-1917 » in J. B. Pousson *et alii* (éd.), *L'influence française en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 2004, p. 629-658.

26. « Le protestantisme a longtemps été la plus favorisée des confessions étrangères » (A. Leroy-Beaulieu, *L'Empire des tsars et les Russes*, Paris, 1990, p. 1304).

27. Littéralement « Buveurs de lait » et « Lutteurs de l'esprit ». Voir à ce sujet A. Leroy-Beaulieu, *Ibid.*, p. 1238-1253. On sait que Tolstoï aida activement à l'installation des derniers en 1899 au Canada pour y échapper aux persécutions ; le romancier fit don à cet effet des droits d'auteur de *Résurrection*.

croyances. Il faut rappeler ici que ces Évangéliques étaient particulièrement visés par les croisades anti-religieuses de l'époque soviétique.

Mais en même temps, le texte témoigne des idéaux politiques de Vesselovski, qui a été formé à l'Université de Moscou à la veille des grandes réformes des années 1860 et qui s'est frotté en Italie à la démocratie à l'occidentale. On peut parier qu'à l'instar de nombreux intellectuels russes de sa génération il rêvait pour la Russie d'une monarchie constitutionnelle qui aurait garanti les droits démocratiques fondamentaux, dont la liberté de conscience. Évoquer Bayle à cette époque allait dans ce sens, un Bayle qui avait pu créer son œuvre dans le seul État de son époque où l'on pût penser librement, celui des Provinces-Unies.

### Sur Bayle

On ne trouvera pas ici de révélations sur la vie même de Bayle, Vesselovski suit la doxa de l'époque sur un philosophe qui demeurerait cependant encore peu étudié ; l'une de ses sources secondaires privilégiées a été la monographie de Ludwig Feuerbach<sup>28</sup>. Cependant, Vesselovski a de toute évidence eu un accès direct aux textes de Bayle (ce qui ne lui posait aucun problème, vu ses dons de polyglotte), comme le suggère sa description de la présentation matérielle du *Dictionnaire* (texte des notices et notes critiques). L'interprétation générale reste classique : un disciple des humanités de la Renaissance et de la Réforme par sa dialectique en même temps qu'un précurseur des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle par son esprit sceptique. Par contre, quand il replace Bayle dans le contexte de l'histoire religieuse et sociale de son époque, il apporte un éclairage personnel et original, non dénué de finesse. Le fil conducteur de l'étude est le développement de la libre pensée, des remises en cause dans des périodes historiques marquées par l'instabilité ; Vesselovski, bien loin d'idéaliser la Réforme, en montre les manifestations d'intolérance et de sectarisme dans les conditions exceptionnelles du Refuge. Bayle a eu d'autant plus de mérite d'exercer

---

28. Ludwig Feuerbach, *Pierre Bayle nach seinen für die Geschichte der Philosophie und der Menschheit interessantesten Momenten dargestellt und gewürdigt*, Ausbach, 1838 [en fait 1839] (2<sup>e</sup> éd. Leipzig, 1844). L'ouvrage a été republié en 1967 par Werner Schuffenhauer dans les œuvres de Feuerbach : *Pierre Bayle. Ein Beitrag zur Geschichte der Philosophie und Menschheit*, in Ludwig Feuerbach, *Gesammelte Werke*, Berlin, Akademie-Verlag, 4, 1967, 375 p. qui reprend le titre modifié de 1844.

ses facultés critiques de libre examen dans ce contexte étouffant ; il a été un précurseur en la matière, et on retrouve en lui ce que Vesselovski énoncera par la suite à propos du poète romantique russe Joukovski, c'est-à-dire « l'effort de l'individu pour rejeter les chaînes des conventions et des formes littéraires et sociales insupportables, [...] l'aspiration à d'autres formes plus libres<sup>29</sup> ». Il y avait là comme un programme politique pour un pays qui n'avait, orthodoxie oblige, connu ni Renaissance ni Réforme<sup>30</sup>, et donc demeuré étranger à toute tradition d'individualisme, de tolérance, de confrontation des idées et de libre examen.

### Publication du texte

Le texte devait en tout cas être suffisamment dérangeant pour les autorités russes pour que Vesselovski renonce à le publier par autocensure, après avoir envisagé de le faire dans la revue *Vestnik Evropy* dont il était un collaborateur régulier ; en témoignent des notes que l'auteur avait commencé à ajouter en marge de son manuscrit et qui envisageaient de développer ou préciser tel ou tel point du texte. À travers les siècles, la force subversive de Bayle demeurait donc entière. Mais l'auteur a tout juste esquissé le toilettage de son texte en vue de la publication, ce qui se marque par exemple par l'absence de traduction de nombre de citations du français ou du latin ou par l'orthographe latine de beaucoup de noms cités, plus commode qu'une transcription à la russe dans une communication orale destinée à un public suffisamment averti. Le texte ne fut finalement publié que *post mortem* en 1914 par la revue *Golos minuvšego* [La voix du passé]<sup>31</sup>, à la suite de la relative libéralisation de la presse qui avait suivi les événements de 1905-1906. Ce texte fut repris dans l'édition des œuvres choisies de Vesselovski

---

29. *Žukovskij. Poëzija čuvstva i « serdečnogo voobraženija », op. cit., p. XII.*

30. L'hérésie des judaïsants fait figure d'exception mais, condamnée par le concile de 1504, elle est demeurée sans lendemain, cependant que le flirt entre Catherine II et les Encyclopédistes était de pure façade. La condamnation des valeurs de la Renaissance et de la Réforme est demeurée une constante de la pensée orthodoxe russe et on la retrouve de nos jours chez nombre d'intellectuels traditionalistes comme Soljenitsyne.

31. A.N. Veselovskij, « P'er Bèjl' » [Pierre Bayle], *Golos minuvšego*, 4, 1914, p. 5-28. Cette revue d'histoire mensuelle est parue de 1913 à 1923 à Moscou ; d'inspiration libérale, elle a publié beaucoup d'inédits. Après son interdiction, les membres de sa rédaction qui avaient émigré ont continué de la faire paraître sous différents titres à Berlin, Prague puis Paris jusqu'en 1928.

parue en 1939<sup>32</sup>, à une époque où il revenait en grâce à la faveur de ses convergences avec les thèses anthropologiques de Nicolas Marr<sup>33</sup> (il y eut une série de publications avant que le jdanovisme ne le cloue au pilori en 1947 comme représentant du « cosmopolitisme bourgeois », entraînant du coup la disgrâce de ses supposés disciples, comme Jirmounski, Eichenbaum, Tomachevski etc.) C'est l'édition de 1939 qui est à la base de notre traduction, nous avons fait figurer dans cette dernière les numéros des pages correspondantes entre crochets ; l'ennui est que les deux éditions russes n'avaient pas fait l'objet d'une véritable mise en forme, se contentant de quelques rares notes explicatives, laissant même subsister des erreurs factuelles ou des incohérences de syntaxe ; l'une des difficultés majeures de la traduction vient du fait que les textes de Bayle reproduits ne sont pas référencés, ce qui nous a posé d'énormes problèmes pour essayer de les resituer et pour proposer au lecteur le texte français originel, et non un texte déformé par le passage à la moulinette à travers plusieurs transpositions successives<sup>34</sup> ; nous avons fait figurer en italiques les quatre passages demeurés non identifiés (trois de Bayle et un de Jurieu). Vesselovski a en tout cas usé d'un style personnel, intervenant souvent dans le texte à la première personne, prenant fait et cause pour Bayle, non sans une certaine véhémence, dans les différents de celui-ci

---

32. A.N. Veselovskij, *Izbrannye stat'i* [Articles choisis], L., 1939, p. 464-486.

33. N. Ja. Marr (1864-1934) ne doit pas être limité à l'image réductrice de ses extravagances linguistiques finalement condamnées par Staline en 1950 (la négation de la linguistique génétique, le développement stadial universel des langues en relation avec le schéma marxiste de l'évolution des sociétés, des rapprochements hasardeux entre langues dans le cadre du « japhétisme » etc.). Il a été aussi un grand spécialiste de la philologie arménienne, a eu des idées fécondes sur la typologie des littératures orales, a avancé l'idée d'une littérature universelle, le grand comparatiste littéraire Jirmounski a toujours reconnu sa dette envers lui et on retrouve en lui l'héritage de Vesselovski (voir V.F. Šišmarev, «N.Ja. Marr i A.N. Veselovskij» [N.Ya. Marr et A.N. Vesselovski] in *Jazyk i myslenie* [La langue et la pensée], M.-L., 8, 1937, p. 321-343.

34. Nous pensons que Vesselovski a eu accès aux textes originaux de Bayle, ne serait-ce qu'à la faveur de ses séjours répétés dans les grandes bibliothèques d'Europe occidentale ; nous avons vérifié par ailleurs qu'aucune des nombreuses citations de Bayle en français ou en traduction allemande de l'ouvrage de Feuerbach n'a été reprise par Vesselovski, ce qui milite pour un accès direct au texte de Bayle. La description par Vesselovski de la présentation matérielle du *Dictionnaire* va dans le même sens.

avec certains de ses coreligionnaires du Refuge hollandais ; son ton n'est pas moins critique quand il s'agit de condamner la superstition et l'idolâtrie qui s'y manifestaient en totale contradiction avec le message des pères fondateurs. Il manifeste ici son don pour la synthèse cependant que son style est celui d'un discours académique marqué par la rhétorique de l'époque mais témoignant aussi d'un authentique talent littéraire et oratoire : langue d'une facture classique (à se demander parfois si elle ne calque pas celle du Grand Siècle français...), très longues périodes, reprises, usage de la métaphore, nombreuses marques discursives, recherche et précision du vocabulaire, une certaine afféterie aussi dans l'érudition qui s'affiche sans complexe pour créer une complicité avec un public choisi... Mais l'exposé de Vesselovski s'inscrit aussi dans la tradition de l'« esquisse russe » (*očerĳ*), genre libre né en Russie dans les années 1840 à partir des « physiologies » de l'École naturelle et qui avait vite dépassé sa visée documentaire pour devenir un genre littéraire à part entière. Il permet à l'écrivain de traiter un thème sans plan, sans intrigue, sans contrainte, en suivant son inspiration et en faisant part de ses réflexions. C'est ce que nous propose Vesselovski dans ce texte qui évoque une conversation à bâtons rompus, fertile en digressions et en interventions de l'auteur.

### Bayle en Russie

Bayle était-il, à l'époque où Vesselovski rédige cet essai, un inconnu pour les Russes ? Il faut tenir compte du fait que l'intelligentsia russe était depuis longtemps à l'écoute de l'Occident, qu'elle lisait sans problème le français, l'allemand, voire l'anglais, qu'il régnait en particulier une symbiose étroite entre les mondes universitaires germanique et russe. Rien de ce qui était publié en Occident n'était inconnu, et Bayle ne pouvait donc être ignoré du public russe, comme en témoigne l'utilisation par Vesselovski de la monographie de Feuerbach. À peu près à la même époque, le dictionnaire encyclopédique russe de Brockhaus et Efron lui consacre trois colonnes et une bibliographie<sup>35</sup>.

À l'époque soviétique, Bayle a bénéficié d'un regain d'intérêt dans un pays qui se drapait désormais dans l'idée de progrès. L'interprétation canonique qu'on en fait suit le jugement énoncé par Karl Marx dans *La Sainte Famille* qui le présentait comme ayant discrédité la métaphysique en usant du scepticisme et ayant frayé

---

35. F.A. Brokgauz & I.A. Efron, *Ènciklopedičeskij slovar'*, SPb., t. 5, p. 325-326.

du coup la voie vers le matérialisme et le rationalisme en France ; on voit aussi en lui un penseur qui a assuré le relais entre la Renaissance et les Lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle, un chaînon entre Descartes et les Encyclopédistes, un précurseur du matérialisme et de la critique sociale. En 1933 paraît la monographie de Píkov qui est orientée en ce sens<sup>36</sup>. Une sélection de textes du *Dictionnaire* est publiée en 1968, avec une introduction de V.M. Bogouslavski<sup>37</sup>. Une nouvelle monographie du même Bogouslavski paraîtra en 1995<sup>38</sup>. Ce nouveau texte post-perestroïka ne renouvelle pratiquement pas la lecture russo-soviétique de Bayle ; dans l'un et l'autre texte, l'auteur le considère comme ayant frayé la voie à la future révolution qu'accomplira la bourgeoisie par sa critique de la religion dominante qui était la base idéologique de « l'état aristocratique et absolutiste<sup>39</sup> ». Mais à cette époque la bourgeoisie est encore très liée à la monarchie, ces contradictions se reflétant chez les penseurs de l'époque, Bayle entre autres ; ainsi, par exemple : « Tous ses ouvrages sont dirigés contre la théologie alors qu'il y est défendu le point de vue théologique selon lequel c'est notre corps qui est à la source de nos vices et de nos erreurs ; il ne cesse de démontrer que l'ancienneté d'une opinion ne peut être le gage de sa véracité, mais en même temps il recommande de s'en remettre à l'autorité de la tradition (dans l'article "Alting")<sup>40</sup> ».

---

36. V. Píkov, *P'er Bèjl'* [Pierre Bayle], M., 1933.

37. V.M. Boguslavskij (éd.), *P. Bejl', Istoričeskij i kritičeskij slovar'* [Dictionnaire historique et critique], 1-2, M., 1968 (dans la série « L'héritage philosophique »).

38. V.M. Boguslavskij, *P'er Bejl'* [Pierre Bayle], M., 1995.

39. V.M. Boguslavskij, « Borec za svobodu sovesti » [Le champ de la liberté de conscience] *in id.* (éd.), p. 5.

40. *Ibid.*, p. 43.

## TEXTE

*Pierre Bayle*  
d'Alexandre Vesselovski

[p. 464] À l'époque où les universités étaient quasiment les seules pépinières du savoir, la vieille dénomination de l'Université comme *universitatis litterarum* avait une valeur pratique : ces institutions avaient en effet vocation à rassembler en elles *toute* la somme des connaissances qui s'était accumulée dans la société à un moment donné et leurs représentants se retrouvaient dans des sociétés savantes. D'un autre côté, le fait même de se réunir ainsi paraissait refléter une tendance qu'on retrouve naturellement chez l'Homme à toutes les étapes de son développement et qui consiste à harmoniser ses connaissances, à les rassembler en une synthèse unique, ce qui correspond à *universitatis litterarum*. En raison de la parcimonie des données scientifiques, cette synthèse revêtait bien évidemment un caractère subjectif tout en satisfaisant aux impératifs internes de régularité de la méthode scientifique ; elle était orientée à sens unique car le point de vue individuel qui n'était pas relié à des principes rigoureux se coulait tout naturellement dans le moule des intérêts qui dominaient alors la société, même si ceux-ci avaient peu à voir avec la science. C'est ainsi qu'à l'époque où les questions d'ordre religieux dominaient dans la société, la science universitaire se mettait au service de la théologie en subordonnant la raison à la foi et en généralisant dans cette optique les connaissances parcelaires dont nous disposons sur le monde et sur l'Homme. À l'époque que l'on a nommée Renaissance, lorsqu'à l'Homme sorti du Moyen Âge fut révélée à nouveau l'Antiquité qu'il avait oubliée, de nouvelles tentatives pour aboutir à un code scientifique nouveau se firent jour à partir des principes de la philosophie classique tout en dépendant des goûts qui régnaient alors dans la philologie. Par la suite, la science universitaire devait encore passer par une période de généralisations d'ordre philosophique et métaphysique qui se poursuit encore de nos jours. Le célèbre philologue Otto Jahn<sup>41</sup>, dans le discours qu'il prononça lors du jubilé de l'Université de

---

41. En caractères latins dans le texte. Otto Jahn (1813-1869), professeur à l'Université de Bonn à compter de 1854, connu pour la diversité de ses intérêts (musicologie, histoire littéraire, archéologie...), directeur du Musée des antiquités rhénanes. Le discours auquel il est fait allusion traitait de « Die Universität und die Wissenschaft ».

Bonn en 1862, rappelait l'essor grandiose qu'ont connu à notre époque les sciences de la nature et il prédisait qu'à l'avenir elles seraient appelées à jouer dans notre système de connaissances le même rôle dominant qui avait été jadis celui de la théologie et de la philosophie. Il était cependant rassuré en constatant que cette prédominance ne serait pas moins éphémère du fait que [p. 465] la synthèse à laquelle aboutiraient dans un premier temps les sciences de la nature serait aussi limitée que celles que nous avons déjà connues.

Ces changements dans les systèmes de notre vision du monde, tout comme leur ordre de succession, me semblent refléter les lois relevant de la sociologie et de la psychologie des peuples<sup>42</sup> qui sont à l'œuvre en histoire. Il est bien évident que le remplacement d'un système par un autre ne s'est pas produit soudainement : il était nécessaire qu'au préalable se manifeste le doute quant au bien-fondé de cette unité artificielle que telle ou telle autre doctrine introduisait dans la vision du monde attachée à une époque donnée ; il fallait tout d'abord nettoyer le terrain afin de laisser place à de nouvelles pousses. Dans un premier temps, le doute ne s'exerçait pas à partir d'une nécessité nouvelle, d'un système nouveau : il ne faisait que préparer leur surgissement ; en mettant en œuvre les arguments de la raison pratique<sup>43</sup>, il se borne à mettre en lumière les contradictions d'une doctrine dont les inconvénients pour la vie sont devenus trop évidents. C'est ainsi qu'on peut expliquer dans l'histoire du progrès en Europe ces périodes intermédiaires que nous pourrions appeler des périodes d'analyse, de scepticisme et d'indifférentisme. Du fait du négativisme absolu de leur principe, elles ne peuvent donner naissance à un système que l'on pourrait faire succéder aux précédents : éveillent en effet le scepticisme les généralisations prématurées issues de ces systèmes, ainsi que l'organicisme illusoire de théories qui, en surgissant dans la vie comme des formules absolues, ont commencé à opprimer la pensée en lui interdisant de sortir du cercle vicieux où elle était enfermée. La science des corporations scientifiques pouvait d'autant moins agir dans cette direction que, fondamentalement, elles étaient les gardiennes de la tradition ; c'est bien pourquoi les

---

42. Allusion transparente à la *Völkerpsychologie* de Steinthal dont Veselovski avait suivi les cours lors de son séjour d'étude à Berlin en 1862 (La *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft* avait commencé à paraître en 1859).

43. Allusion possible à la *Critique de la raison pratique* de Kant (1788) succédant à la *Critique de la raison pure* (1781-1787).

croisades menées au nom du scepticisme dans le domaine du savoir consacré par les siècles ont été le plus souvent le fait de personnalités isolées dont on ne saurait sous-estimer l'importance dans l'histoire de la pensée. Ces individualités ont joué un rôle salubre par la force que recelait leur négation ; dans le sommeil béat des théories et des systèmes, blottis douillettement dans la conscience du fait de leur intangibilité, ils faisaient irruption en déclarant avec modestie que tel ou tel autre point du système était erroné, qu'il recelait des contradictions insolubles si l'on s'en tenait à son seul point de vue. Il ne s'agissait pas encore de remettre en doute la richesse même de la science traditionnelle, on n'exigeait encore qu'une révision, une explication ; mais, de ce fait, les rêves étaient brisés et leur auréole perdait de son éclat. Désormais pouvait avoir cours une nouvelle vision du monde permettant de répondre de manière plus exhaustive aux questions de fond posées par la vie, en espérant que l'on ne se heurterait pas à la résistance que manifestait auparavant le système ancien dont l'autorité avait été ébranlée. Mais le sceptique ne visait pas aussi loin : sa tâche se limitait à procéder à un interrogatoire croisé des différents témoins produits par l'une des parties : plus cet interrogatoire était complet, plus grande était la masse des connaissances scientifiques embrassées par l'antique *universitatis litterarum* à laquelle il appliquait ses investigations, et plus son action s'avérait féconde. C'est par là que Pierre Bayle est particulièrement intéressant.

[p. 466] Il a été plus ou moins victime de l'oubli dans les derniers temps. En 1838, Monsieur Feuerbach lui a consacré une monographie<sup>44</sup> ; en 1855, Hettner, dans son *Histoire de la littérature au XVIII<sup>e</sup> siècle*<sup>45</sup>, l'ignore pratiquement<sup>46</sup> alors que l'étude des liens entretenus par le courant représenté par Bayle avec les encyclopédistes dont il était proche aurait pu l'amener à des conclusions intéressantes. Buckle<sup>47</sup>, qui accorde tant d'importance au scepti-

---

44. Voir *supra*, note 10.

45. Hermann Hettner (1821-1882), historien de la littérature allemande de la mouvance hégélienne, auteur de *Literaturgeschichte des achtzehnten Jahrhunderts*, 1-3, 1856-1870, qui fut traduit en russe par A.P. Pypine (A.P. Pypin, *Istorija vseobščej literatury XVIII veka*, 1-3, SPb.-M., 1863-1875, le tome II ayant été interdit par la censure).

46. En fait, Hettner consacrait plusieurs pages à Bayle dans le premier tome de son ouvrage à propos de la littérature des huguenots réfugiés à l'étranger.

47. Henry Thomas Buckle (1821-1862), historien anglais qui soutenait que l'histoire des sociétés dépendait du déterminisme de la nature et de leur

cisme dans l'histoire de la civilisation, évoque le succès de ce courant aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles avec les noms de Rabelais, Montaigne, Charron<sup>48</sup> entre autres, mais il ne souffle mot de Bayle. Je ne sais trop comment expliquer cette omission, sinon par le fait que Buckle a trop étroitement confiné l'histoire de la pensée française au territoire occupé par la France. Si cette approche est de façon générale erronée pour tout autre pays, on peut avancer que l'importance de la France apparaîtra d'autant moins que l'on se limitera à ses frontières stricto sensu. Dès le Moyen Âge, sa pensée pénétrait en Italie et, de là, jusqu'en Orient, elle fournissait des sujets à la littérature anglaise, inspirait toute l'organisation de la vie féodale. L'Europe a hérité d'elle ses romans médiévaux et l'architecture gothique ; les tournois, indissociables du mode de vie chevaleresque, sont également une invention française. On les appelait d'ailleurs *jeux français*<sup>49</sup>. Au XVI<sup>e</sup> siècle, époque de contestation religieuse, ses principaux foyers concernant la France se situent également hors de ses frontières : à Genève, à Ferrare ; c'est là l'envers de la médaille, et l'on ne peut envisager d'étudier l'histoire de la Renaissance française si l'on ne tient pas compte de Calvin, de Théodore de Bèze et des réformés de Genève. Au XVII<sup>e</sup> siècle, la dispersion de l'intelligentsia française est encore plus prononcée : des colonies de Français fuyant les persécutions de l'État et de l'Église se constituent en Suisse et en Hollande, en Angleterre et dans le Brandebourg, et, pour finir, au Danemark et en Suède et même en Russie<sup>50</sup>. Ils portent non seulement la contes-

---

développement intellectuel ; auteur d'une *Histoire de la civilisation en Angleterre* (1857-1861), demeurée inachevée mais aussitôt traduite en russe (1862). Ses théories étaient à la mode en Russie au moment où Vesselovski faisait ses études à l'Université de Moscou en 1854-1858, il s'y est souvent référé.

48. Pierre Charron (1541-1603), moraliste et théologien réputé ; disciple de Montaigne, il s'inspire des *Essais* dans ses *Livres sur la sagesse* (1601) qui prônent la tolérance religieuse et font l'apologie de la raison, ce qui le fit accuser d'athéisme. Bayle tenait en haute estime ce tenant du doute expérimental.

49. En caractères latins dans le texte.

50. Allusion aux protestants français (on évalue désormais leur nombre à 200 000, voir G. de Turckheim, *Comprendre le protestantisme*, Paris, 2006, p. 53) qui trouvèrent refuge dans ces États protestants, à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes par Louis XIV en 1685 ; les colonies les plus importantes étaient regroupées à Amsterdam et Rotterdam ; les huguenots furent peu nombreux à s'exiler en Russie, ils le firent par manque de débouchés ailleurs et suite à la lettre de garantie les concernant qui avait été négociée par

tation de la centralisation religieuse et politique à laquelle ils étaient confrontés dans leur patrie mais aussi une protestation de la pensée au nom de la liberté d'investigation, quelles que soient les questions envisagées. Beaucoup a été accompli en ce sens en Hollande, et le mérite en revient quasi exclusivement à Bayle. En ce pays, la pensée jouissait alors d'une relative liberté d'expression alors qu'en France elle était soumise à un contrôle permanent. « *Ce serait un grand malheur pour la littérature, nous dit Bayle quelque part, si l'on était partout aussi formaliste et chicaneur pour l'impression des livres qu'on l'est devenu depuis quelque temps en France : cette forme d'inquisition qui est en train de s'y imposer à une vitesse effroyable met des obstacles à ce que l'on publie des ouvrages de valeur et, qu'on le veuille ou non, décourage les auteurs* ». Effectivement, sous le règne de Louis XIV que Bayle appelle avec emphase *Louis le Grand*, on n'a guère publié d'ouvrages de qualité : du côté [p. 467] des sciences exactes, rien n'a été accompli, il a été mis un terme aux progrès de la philosophie ; l'histoire se trouvait prise en charge par le pouvoir ; les uniques signes de vie étaient le fait de l'art et des belles lettres, celles-ci devant perpétuer durablement la gloire de ce qu'il est convenu d'appeler le Siècle d'or français. Mais l'un et l'autre répondaient aussi à des goûts futiles, liés à l'étiquette, à la Cour, comme si les gens avaient craint de regarder en eux-mêmes, de peur d'y trouver quelque chose d'effrayant, et c'est bien pourquoi ils redoublent d'efforts pour se divertir des apparences, en adoptant une pose qu'ils monnaient pour leur entretien. Ils s'efforcent de dénaturer cette apparence, de la masquer, comme si l'essence intime d'un phénomène pouvait changer du seul fait de le nommer différemment. Le clinquant et la coquetterie du style qui ont été élaborés par la littérature de cour de Louis XIV suscitent jusqu'à nos jours l'enthousiasme des Français d'un certain âge ; tels étaient les attributs de l'époque ; cette littérature a inspiré artistiquement le courant académique de l'hôtel de Rambouillet<sup>51</sup> selon lequel l'homme de bonne compagnie ne pou-

---

Reyer, envoyé du prince électeur de Brandebourg, et publiée le 21 janvier 1689, la régente Sophie ayant recommandé qu'on leur réserve un bon accueil (voir à ce sujet J. Kämmerer, *Russland und die Huguenotten im 18. Jahrhundert (1689-1789)*, Wiesbaden, 1978 et aussi Ch. Weiss, *Histoire des réfugiés protestants de France*, t. 2, Paris, 1853, p. 313-316, ouvrage reproduit en offset, Le Lavandou, 1980). Le célèbre joaillier de la cour impériale, Pierre-Karl Fabergé, né à Saint-Pétersbourg (1846-1920), descendait de huguenots picards réfugiés en Russie.

51. La marquise de Rambouillet y reçut gens de lettres et gens du monde de 1620 à sa mort pour des discussions et des divertissements litté-

vait parler que d'un « *fond d'artichaut* », du « *fond d'un chapeau* », cependant que la chevelure rousse d'une dame ne pouvait être que d'un « *blond hardi* »<sup>52</sup>.

La littérature française des proscrits réfugiés en Hollande revêt un tout autre caractère. Elle était par essence d'un contenu beaucoup plus sérieux. Ce n'est pas sans de graves raisons que ces hommes renonçaient aux charmes de leur logis et d'une vie confortable pour partir volontairement en exil, sans éprouver le besoin de choisir entre le mince espoir d'un morceau de pain et les marmites pleines de viande de l'Égypte<sup>53</sup>. Certes, ils limitaient trop souvent leur réflexion à des questions d'ordre religieux ; mais c'était dans l'intérêt de la religion qu'ils avaient quitté la France, et ce passé était encore trop proche pour qu'ils puissent l'oublier. D'un autre côté, en tant que porteurs d'une protestation<sup>54</sup>, ils pouvaient s'attendre à ce que cet outil s'échappe de leurs mains ; effectivement, il s'est retrouvé dans les mains de Bayle pour revenir ensuite aux réformés comme une arme à double tranchant, aiguisée à partir des questions philosophiques et historiques. C'est alors que les zélés de la foi se dressaient contre lui et que la polémique se déchaînait. Il en résulta que dans la littérature des revues et des feuilles des émigrés qui s'adressaient à la grande masse de la société, on vit apparaître un ton sérieux ainsi que des questions dont seuls étaient amenés à connaître jusqu'alors les théologiens et les philosophes spécialistes en la matière. Les lecteurs commencèrent ainsi à s'intéresser aux questions liées à la moralité, à la tolérance, au rapport entre foi et raison, au libre arbitre et à la prédestination. Cette littérature de l'immigration parvenait par divers canaux jusqu'en France alors qu'elle y était interdite et elle introduisait le germe de la critique dans une société dont une longue mise en tutelle avait coupé court à toute velléité de réflexion ou de remise en cause de l'ordre établi. Sous ce rapport, l'attention que n'a cessé

raires marqués par la pureté de la langue. C'est l'un des foyers de la préciosité, brocardée par Molière dans *Les Précieuses ridicules* et *Les Femmes savantes*.

52. Les trois expressions qui précèdent sont en français dans le texte.

53. Allusion aux murmures des Hébreux contre Moïse et Aaron qui les avaient conduits dans le Sinai : « Dieu que nous fussions morts dans l'Égypte par la main du Seigneur, lorsque nous étions assis près des marmites pleines de viandes, et que nous mangions du pain tant que nous voulions ! » (*Exode*, XV, 3, cité d'après la traduction de Lemaître de Sacy).

54. Vesselovski reprend ici le sens commun pris par ce terme qui, au départ, dans la première profession de foi protestante, signifiait « attester, affirmer » (*protestati sumus* « nous affirmons que »).

d'accorder Bayle aux contraintes de la vie en société me paraît de plus caractéristique. Il y a là le signe de quelque chose de nouveau. [p. 468] En ces temps-là, les sciences et la vie étaient encore séparées par une imposante muraille : pour sa part, Bayle maîtrisait des connaissances scientifiques et une érudition dont il est peu d'exemples ; cela lui donnait le droit de se draper dans son impassibilité professorale<sup>55</sup> et de considérer avec détachement la tempête qui se déchaînait autour de lui. Et pourtant, personne n'a plus que lui sollicité le jugement de ses lecteurs : il n'a de cesse de rappeler qu'il écrit non point pour les docteurs et les savants mais pour la masse de ces gens qui, n'ayant pu bénéficier d'une instruction régulière, recherchent dans la lecture un enseignement désintéressé qui leur indique la voie de la vérité sans pour autant leur peser. C'est pour cela qu'il délivre cet enseignement sous la forme de questions générales capables de capter l'attention des esprits les plus communs ; il arrive qu'il les puise parfois dans les faits, en retenant un trait superficiel afin d'en débattre. Par exemple, la biographie des Cassius<sup>56</sup> l'amène à réfléchir sur les pamphlets ; le thème des manichéens va lui permettre de discuter de cette doctrine, puis des contradictions insolubles que celle-ci va introduire dans l'esprit du chrétien qui choisit de s'en détourner. Dans l'article consacré à Pyrrhon<sup>57</sup>, nous trouverons exposées les théories du scepticisme ainsi que la relation, de toute évidence imaginée, d'un débat entre deux abbés, l'un qui tient pour la tradition et l'autre pour le scepticisme : le procédé de l'anecdote est caractéristique d'un homme qui, plus que tout, s'efforce d'être compris de tous et de rendre accessibles les choses sans s'en tenir aux seuls mots. « *Pourquoi se gêner dans un ouvrage que l'on ne destine point aux mots, mais aux choses* ?<sup>58</sup> » rétorquait-il à son consistoire protestant qui lui reprochait d'être trop peu regardant dans le choix de ses citations osées et d'aimer appeler les choses par leur nom. La littérature de

---

55. Vesselovski nous rappelle ici que Bayle avait occupé une chaire de philosophie à Sedan puis une chaire de philosophie et d'histoire à Rotterdam (avant d'en être chassé, à la suite des menées de Jurieu.)

56. Deux généraux romains dont le second sut se faire nommer empereur.

57. Philosophe grec considéré comme le fondateur du scepticisme. « Bayle est le pyrrhonien parfait : son raisonnement conduit du doute provisoire au doute définitif. » (A. de Saint-Léger & Ph. Sagnac, *La Prépondérance française. Louis XIV (1661-1715)*, Paris, Presses universitaires de France, « Peuples et civilisations X », 1935, p. 491.

58. En français dans le texte.

cour de Louis XIV avait fait entrer dans les mœurs une phrase dénuée de toute sincérité et un vocabulaire consacré par son usage dans les salons. Pour sa défense, Bayle invoquait l'exemple de la saine littérature du XVI<sup>e</sup> siècle, encore épargnée par les académies et la centralisation, comme ces prêches de *Jean de Montluc*<sup>59</sup> où l'on trouve des expressions qui pourraient paraître de nos jours empreintes de cynisme si elles n'étaient si spontanées. Pour notre part, nous trouvons plus dignes d'intérêt les liens entretenus par Bayle avec les réussites de la littérature française qui va suivre : il se peut que l'influence de ses idées, tout comme sa façon d'en appeler constamment à l'opinion publique aient annoncé le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire ainsi que le succès que vont rencontrer les encyclopédistes. Il me semble que, si l'on fait abstraction de Bayle, il est impossible de comprendre toute l'importance du XVIII<sup>e</sup> siècle en France et difficile de répondre à la question suivante : comment, dans les conditions peu favorables d'un milieu soumis à l'arbitraire et à la violence, a pu surgir aussi rapidement la seconde phase de la Renaissance française ?

L'activité de Bayle s'est exercée surtout en Hollande ; mais c'est sur le territoire français, à Carla, qu'il est venu au jour (en 1647) dans la famille d'un pasteur protestant. Alors qu'il a 19 ans, on l'envoie à l'Académie de Puylaurens où ce garçon plein d'ardeur au travail tombe malade [p. 469] sous l'effet du surmenage : aux tâches prévues par l'enseignement, il ajoutait en effet la lecture à marche forcée de Plutarque et de Montaigne le sceptique ainsi que celle des écrits polémiques qui tournaient alors autour de la religion. Ce qui dominait dans son caractère, c'étaient la soif de connaissances, le désir de donner du sens, d'accéder à la vérité, de se forger des convictions. La nature ne relève pas du religieux, ne tourne pas le dos à la logique, comme l'a écrit Feuerbach<sup>60</sup>, et on voit Bayle, encore tout jeune, changer deux fois de religion, ayant l'impression que l'on avait à chaque fois réussi à emporter sa conviction. En 1669 sa famille l'envoya étudier à l'Université de Toulouse où

---

59. En caractères latins dans le texte. Jean de Montluc (début du XVI<sup>e</sup> siècle-1599), évêque de Valence et écrivain, bien vu à la Cour mais suspect aux yeux de l'Église ; ses sermons furent publiés en 1564.

60. Allusion à l'humanisme athée et matérialiste de Ludwig Feuerbach (1804-1872) dans sa dernière période (*L'Essence du christianisme*, 1841 : la théologie est ramenée à l'anthropologie).

régnait alors l'enseignement des jésuites<sup>61</sup> ; ceux-ci réussirent à circonvenir le jeune homme qui n'était pas encore versé dans les finesses théologiques malgré son avidité pour le savoir. Quand on lui eut exposé la vanité du protestantisme, il se convertit au catholicisme ; s'il se laissa convaincre, c'est que sa religion première ne lui avait pas donné les moyens de répondre aux arguments de l'adversaire. La vérité s'était enfin révélée à lui ; il le croit si sincèrement qu'il écrit alors à son frère une lettre des plus enthousiaste pour le persuader de franchir lui aussi le pas. En matière de religion, toute innovation est néfaste, dit-il en reprenant les propos de ses pères spirituels et il qualifie Calvin et Luther d'individus corrompus et à tout jamais condamnés. La pieuse famille de son père pasteur fut profondément affligée par son comportement ; mais le temps finit par faire son effet : la religion qui, il y a peu encore, semblait être la source unique de vérité pour Bayle se montra incapable de répondre à toutes les interrogations et les doutes qui le tourmentaient. Il commença à être en proie au doute : avait-il fait le bon choix, avait-il agi avec discernement en optant pour le catholicisme sans l'avoir soumis au préalable à l'épreuve de son jugement personnel ? Les discussions qu'il eut à ce sujet avec les amis de sa famille poussèrent cette réflexion jusqu'à son terme : le catholicisme se révéla être sur certains points en désaccord avec les Saintes Écritures et en contradiction avec la Raison. Dès lors il en vint à privilégier le principe selon lequel, en matière de religion, l'exercice de la raison est indispensable et que c'est l'unique moyen d'y accéder à la vérité ; d'ailleurs, même l'Église catholique, si catégorique qu'elle fût en matière de dogme, en avait admis le principe quand elle s'était efforcé de le convertir par la raisonnement, la persuasion.

Ayant pris la décision de revenir à la foi de ses aïeux, le jeune homme qui avait désormais 23 ans trouva refuge à Genève. Les persécutions contre les protestants avaient déjà commencé en 1669 et les lois qui punissaient les relaps étaient des plus impitoyables. À Genève, Bayle reprit les études qu'il avait entamées à Toulouse ; les jésuites l'avaient initié à Aristote, ce qui en avait fait un péripatéticien convaincu et c'est avec fougue qu'il défendait la supériorité de cette école par rapport à la philosophie de Descartes qui avait réussi à s'implanter à Genève ; pourtant, à partir du moment où il se familiarisa avec celle-ci, il en devint l'un des partisans, se faisant

---

61. Bayle y demeura dix-huit mois, après un bref séjour au collège protestant de Puylaurens. Le collège des jésuites fonctionna de 1567 à 1762 dans l'Hôtel de Bernuy (actuel Lycée Fermat).

cartésien avec toujours la même passion. À cette époque, plus généralement, il commence à s'intéresser à des questions philosophiques et historiques de pure érudition dont il se plaît à mettre au jour les aspects erronés. [p. 470] On ne trouve alors chez lui nulle trace du retournement religieux qu'il vient de connaître, à croire que celui-ci n'avait jamais existé : ni la haine propre aux renégats, ni le ton à la fois triomphal et humble du pécheur nouvellement converti, car, à proprement parler, il n'y avait pas eu en lui de retournement religieux puisque ce n'était pas la vérité en religion qu'il recherchait mais la vérité tout court. Pour préciser cette évolution, il serait extrêmement important qu'aient été préservés des échantillons des écrits et des remarques qu'il prenait en note à cette époque. Il commença à les rédiger pour tromper l'ennui de la campagne où il s'était retrouvé après son séjour à Genève en qualité de précepteur<sup>62</sup> ; mais il n'a jamais montré à personne ces premiers écrits. Heureusement, on a conservé de nombreux éléments de la correspondance qu'il entretenait alors avec ses amis de Genève et les membres de l'intelligentsia protestante dans les académies de cette même ville et de Lausanne. Ces lettres sont hautement caractéristiques. Il y parle de tout, suit avec intérêt le cours des événements politiques, s'enquiert des gens de sa connaissance et des livres qui viennent de paraître, examine avec minutie un détail d'archéologie, avance des conclusions générales, à moins qu'il ne consacre toute une lettre à la philosophie grecque. Il ne s'agit plus de lettres mais bien plutôt de grandes discussions qu'il mène avec des amis dont il est séparé. « Si je savais quel sera le sujet de cette lettre, mon cher Monsieur, écrit-il à Minutoli<sup>63</sup>, je vous donne ma parole qu'elle ne serait pas aussi ennuyante que vous la trouverez apparemment. Mais comme je ne sais où le hasard conduira ma plume, je ne puis vous répondre de rien. Je crois vous avoir dit d'autres fois que je m'embarque à écrire une

---

62. Par l'entremise de Basnage, Bayle avait été engagé par Michel de Normandie, puis par le comte Dhona, seigneur de Copet (future résidence de Necker et de sa fille, Madame de Staël) pour être le précepteur de leurs enfants.

63. Vincenzo (Vincent) Minutoli (1639-1708), descendant par son père de Vaudois italiens originaires de Lucques et réfugiés à Genève, pasteur qui avait exercé ses fonctions dans les Provinces Unies de 1664 à 1667 avant d'être suspendu pour son comportement jugé trop libre ; historien et homme de lettres, publié à compter de 1693 *Les dépêches du Parnasse ou Gazette des savants*. Avec Jacques Basnage, l'un des deux plus fidèles amis de Bayle. La lettre citée est certainement celle du 31 janvier 1673.

lettre sans savoir quelle route je dois tenir ; et, qu'en quelque façon, (*si liceat parvis componere magna*<sup>64</sup>), je me mets dans la même posture que la République de Hollande lorsqu'elle avait pris pour devise un vaisseau agité des vents avec ce mot : *Incertum quo fata ferrent*<sup>65</sup>. Or, il arrive de là que mes lettres ne valent rien ; parce qu'elles sont bâties de la première chose qui se présente ; et que les pièces qui les composent y sont placées non pas selon leur mérite ; mais selon leur âge : c'est-à-dire que je n'y apporte aucune méditation ; et que je n'examine point quel rang et quel ordre il faut donner aux pensées ; me contentant de les ranger à meure qu'elles me viennent. Ainsi, ce sont des troupes tumultuaires, ou pour mieux dire semblables à celles que Marius<sup>66</sup> assembla après sa disgrâce. Vous savez, Monsieur, qu'il prenait tout ce qu'il trouvait ; et que même, il donnait la liberté aux esclaves qui se venaient enrôler sous lui. Je fais à peu près comme cela mes levées, lorsqu'il s'agit de vous écrire ; si bien que si vous leur faites faire montre, en commissaire fort exact, il ne se peut que vous n'y fassiez une terrible forme<sup>67</sup> ». Jusque là, il ne s'agit que d'un simple bavardage dans le style épistolaire qui était alors à la mode et qui fut porté à sa perfection par *Madame de Sévigné*<sup>68</sup> : sans pourtant que Bayle en reprenne la désinvolture et la frivolité empreinte d'élégance, bien au contraire il y manifeste son penchant pour le pédantisme. C'est comme si notre savant de cabinet faisait ingénument irruption dans un salon du grand monde et, tout en s'efforçant de se montrer sous un jour aimable, [p. 471] n'en oubliait point pour autant son Marius et son Sylla<sup>69</sup>, s'asseyant avec précaution dans son fauteuil pour le briser aussitôt. Dans l'ensemble, Bayle n'a jamais brillé par l'écriture, même si chez lui se fait moins sentir l'influence de ce style particulier de français qui ne pouvait que se former dans une société

---

64. Proverbe latin légèrement modifié : « S'il est permis aux petites gens de créer de grandes choses. »

65. « Sans connaître le lieu où les destins nous porteront » (Virgile, *Énéide*, III, 7).

66. Illustre général romain qui réforma profondément l'armée en y accueillant prolétaires et chômeurs et en décupla ainsi la puissance.

67. Lettre à Vincent Minutoli du 2 mai 1673 (E. Labrousse *et alii* (éd.), *P. Bayle, Correspondance*, t. 1, 1999, Oxford, p. 200-201). On ne peut que constater une fois de plus de sérieuses divergences entre le texte de Bayle et celui que rapporte Vesselovski.

68. En caractères latins dans le texte.

69. Général et homme politique romain, rival de Marius.

d'émigrés coupés de leur terroir d'origine et du français populaire. En France, on l'appelait le *style réfugié*<sup>70</sup>.

Bayle cependant s'épanche : le voilà qui a trouvé une question d'ordre général. « Je m'arrête ici, poursuit-il dans cette même lettre à Matuloti, de peur que si la figure continuait, je ne vous accablasse d'un furieux galimatias. Il n'est rien de plus difficile à manier en ces temps-ci que les métaphores. » Et de discourir sur les métaphores, sur l'ironie à laquelle il préfère la franche invective, sur *La Rochefoucauld*<sup>71</sup> et Tacite, sur Horace et son imitateur Boileau. Dès qu'il s'agit de considérations philosophiques et de déductions générales, Bayle est à son affaire.

En 1675 il obtint sur concours la chaire de philosophie à l'Académie protestante de Sedan. La principauté de Sedan avait été cédée par le duc de Bouillon à Louis XIII qui avait promis de respecter ses droits et franchises, c'est-à-dire surtout le droit de professer librement la religion protestante. Louis XIV confirma tout d'abord ces engagements, mais, lorsque son gouvernement s'engagea sur la voie funeste qui l'amena à la révocation de l'Édit de Nantes, l'Académie de Sedan fut l'une des premières institutions à en pâtir. Elle fut fermée en vertu de l'édit du 9 juillet 1681 et Bayle se trouva privé de son poste. Il lui fallut trouver un autre champ d'activité et pendant un certain temps il balança entre la France, l'Angleterre et Rotterdam. À cette époque, en Hollande, s'était déjà constituée une colonie importante de protestants français qui avaient apporté avec eux leurs capitaux, leurs métiers à tisser et des inventions techniques, c'étaient les forces vives de la France qui venaient enrichir les pays d'asile des proscrits. C'est précisément pour ces réfugiés que le premier magistrat de la ville de Rotterdam fonda un établissement d'enseignement supérieur, l'*École illustrée*<sup>72</sup>, où furent invités à dispenser leur enseignement plusieurs des anciens professeurs de l'Académie de Sedan, dont Bayle et son futur adversaire le théologien *Jurieu*<sup>73</sup>.

70. En français dans le texte. L'expression est reprise du livre de Pierre-André Sayous, *De la littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVII<sup>e</sup> siècle*, t. 1-2, Genève, 1853.

71. En caractères latins dans le texte. On sait que les Hollandais ont alors publié de nombreux journaux et quantité de livres en français pour des raisons commerciales, aidant du coup une certaine évolution de la langue (voir les simplifications de l'orthographe introduites par leurs imprimeurs).

72. En français dans le texte.

73. En caractères latins dans le texte. Pierre Jurieu (1637-1713) enseignait à Sedan l'hébreu et la théologie.

On confia à Bayle la chaire de philosophie. Ce travailleur acharné réussissait à concilier ses tâches officielles avec une quantité de travail personnel telle qu'elle aurait suffi à meubler largement la vie de plusieurs personnes à la fois. Ses œuvres constituent neuf grands *in-folio*, sans compter les nombreux tomes de sa correspondance et une quantité de citations et de notes qui sont demeurées à l'état manuscrit. Ces textes n'ont pas de caractère particulièrement scientifique et l'on ne peut en juger en se fiant exclusivement à leur titre. C'est ainsi qu'en 1682 il fit paraître ses *Pensées diverses sur les comètes*<sup>74</sup> à propos de la comète qui s'était manifestée en 1680 et des vieilles superstitions qu'elle avait réveillées dans la société ; il rédige une critique de l'histoire du calvinisme par Maimbourg<sup>75</sup> et des commentaires sur un passage de l'Évangile de Luc, [p. 472] *Contrains-les d'entrer*.<sup>76</sup> À la première période de son activité à Rotterdam se rapporte le projet d'une nouvelle revue, caractéristique de son orientation puisqu'elle se situait à mi-chemin entre les exigences de la science et celles de l'engagement dans la société. Il s'agit des *Nouvelles de la république des Lettres*<sup>77</sup>. Dans une lettre à *Le Clerc*<sup>78</sup>, il lui promet que sa revue sera un compromis, donnant à la fois des informations comme les gazettes et des notes de sociétés savantes traitant de science pure ; de cette manière, elle sera accessible aux dames et à leurs chevaliers servants et, plus généralement, à tous les gens doués d'esprit et qui, tout en n'étant pas des savants, n'en

---

74. En français dans le texte.

75. En caractères latins dans le texte ; il s'agit du texte de Bayle intitulé *Critique générale de l'Histoire du calvinisme de Mr. Maimbourg* paru en 1685 à Amsterdam. Le père jésuite Louis Maimbourg (1610-1688), jésuite et historien, avait publié son *Histoire du calvinisme* en 1683 ; il devait être chassé de l'ordre pour avoir pris parti pour Louis XIV dans la querelle du gallicanisme avec la papauté. Les jésuites obtinrent du roi que le livre de Bayle soit condamné et brûlé de la main du bourreau sur la place publique.

76. En français dans le texte ; il s'agit du *Commentaire philosophique sur les paroles de Jésus-Christ* : « *Contrains-les d'entrer ; où l'on prouve, par plusieurs raisons démonstratives, qu'il n'y a rien de plus abominable que de faire des conversions par la contrainte, et où l'on réfute tous les sophismes des convertisseurs à contrainte, et l'apologie que saint Augustin a faite des persécutions* », paru en 1688 (t. 1-2) et 1689 (t. 3) (Luc, XIV, 23). Bayle présentait son texte comme traduit de l'anglais pour mieux brouiller les pistes.

77. Bayle publia la revue de 1684 à 1687 jusqu'à ce que ses problèmes de santé ne l'obligent à en arrêter la publication ; Henri de Basnage, frère de Jacques, continua l'entreprise en faisant paraître de 1687 à 1701 l'*Histoire des ouvrages des savants*.

78. En caractères latins dans le texte.

apprécient pas moins la lecture. En dépit de l'étendue de ses relations avec le monde scientifique, Bayle ne sut pourtant jamais trouver suffisamment d'informations et plus généralement de matière pour des comptes rendus. Lui-même, à une exception près, ne quitta jamais Rotterdam, mais il entretenait néanmoins toute une correspondance avec ses amis de Genève et ses œuvres le mirent en relation épistolaire avec Malebranche, l'Abbé *Nicaise*<sup>79</sup>, *Madame de la Sablière*<sup>80</sup>, Burnet<sup>81</sup>, Leibnitz, Thomasius<sup>82</sup>, Magliabecchi<sup>83</sup> ; par ailleurs, il rencontra Shaftesbury<sup>84</sup> en personne ; la reine Christine de Suède le pria d'être son correspondant, cependant que la célèbre Sophie de Hanovre<sup>85</sup> qui appréciait fort les savants l'invita à venir la voir dès son arrivée à Rotterdam. Mais à ce moment-là, Bayle était cloué au lit, accablé par l'une de ses migraines habituelles, de sorte que la princesse poursuivit sa route jusqu'à La Haye sans avoir pu le rencontrer. C'est alors que le comte Dhona fit savoir à Basnage<sup>86</sup>, ami de Bayle, que la princesse électrice souhaitait vivement le voir. Bayle se rendit donc à La Haye où la princesse put s'entretenir avec lui en tête-à-tête, en orientant la conversation sur des sujets sérieux, cependant que sa fille, qui

---

79. En caractères latins dans le texte. Claude Nicaise (1623-1701), érudit français qui entretint une vaste correspondance dans les vingt dernières années de sa vie avec les savants de l'époque.

80. En caractères latins dans le texte.

81. Gilbert Burnet (1643-1715), historien et théologien écossais, un des chefs de l'anglicanisme, qui se réfugia en Hollande pour fuir les tentatives de restauration catholique de Charles II et Jacques II ; il rencontra ainsi Bayle à Rotterdam. Auteur d'une *Histoire de la Réforme*.

82. Christian Thomasius (1655-1728), philosophe et juriste allemand, persécuté pour ses idées libérales et son soutien aux piétistes, il trouva refuge à Halle où il participa à la fondation de l'université.

83. Antonio Magliabecchi (1639-1714), bibliothécaire du duc de Florence ; participe activement à la vie littéraire.

84. Anthony Shaftesbury (Anthony Ashley Cooper) (1621-1683), dit « le premier comte de », philosophe anglais platonicien de l'école de Cambridge, fondateur des Wigs, partisan de la tolérance, plus ou moins déiste, il dut se réfugier en Hollande. Sa morale est basée sur le sens inné qu'aurait l'homme du bien.

85. La princesse Sophie de Hanovre (1630-1714), électrice douairière d'Hanovre, connue pour son goût pour les voyages.

86. Jacques Basnage (1653-1723), pasteur, théologien, historien et diplomate normand qui dut se réfugier à Rotterdam ; se lia d'amitié avec Bayle avec lequel il avait beaucoup d'idées en commun à Genève, chez Michel de Normandie. Étudia aussi à l'Académie de Sedan.

devait ensuite devenir reine de Prusse<sup>87</sup>, conversait avec Basnage en portant aux nues les œuvres de Bayle dont elle ne se séparait jamais.

En 1693, suite à la cabale des religionnaires, Bayle fut destitué de ses fonctions, et on lui interdit même d'enseigner à titre privé. Il reçut alors de toutes parts une quantité d'invitations, mais il ne souhaita point s'en aller et encore moins courir le risque de subir pour la seconde fois les désagréments de la vie académique qu'il avait surnommée d'une façon fort imagée *entre-mangeries professorales*<sup>88</sup>. Une autre perspective d'avenir lui souriait : vivre de ses activités littéraires, de son travail de savant et de publiciste. La pauvreté ne lui faisait pas peur, il n'avait d'ailleurs aucune raison pour cela, ayant des besoins matériels des plus limités. « Divertissements, parties de plaisir, jeux, collations, voyages à la campagne, visites, et telles autres récréations nécessaires à quantité de gens d'étude, à ce qu'ils disent, ne sont pas mon fait ; je n'y perds point de temps. Je n'en perds point aux soins domestiques, ni à briguer quoi que ce soit, ni à des sollicitations, ni à telles autres affaires. J'ai été heureusement délivré de plusieurs occupations qui ne n'étaient guère agréables et j'ai eu le plus grand et le plus charmant loisir [p. 473] qu'un homme de lettres puisse souhaiter. Avec cela, un auteur va loin en peu d'années ; son ouvrage peut croître notablement de jour en jour, sans qu'on s'y comporte négligemment<sup>89</sup> ». C'est ce qu'il écrivait dans le second tome de son célèbre *Dictionnaire historique et critique* auquel il voulait pouvoir se consacrer en toute liberté. « *Canam mihi et musis*<sup>90</sup> », répétait-il aux amis qui s'inquiétaient de son impécuniosité. De fait, il s'agissait là d'une phrase convenue qui n'était pas du tout en accord avec le caractère de Bayle. Tout en donnant l'impression d'être un savant enfermé dans son cabinet, prenant rarement la peine d'aller voir hors de sa chambre, se tuant au travail au point d'en avoir des migraines et de souffrir de consommation, Bayle était en même temps *un homme bien vivant*. Il réagissait avec fougue à toutes les questions d'actualité qui agitaient alors la société quand ce n'était pas lui, le plus souvent, qui les posait. Bien évidemment, on lui avançait des objections, mais il les avait déjà prévues et il relevait sans tarder le gant qu'on lui avait jeté. C'est pourquoi la polémique, littérature basée sur les pam-

87. Il s'agit de la princesse électrice Sophie-Charlotte de Hanovre (1668-1705), qui épousa Frédéric I<sup>er</sup>.

88. En français dans le texte.

89. Préface de la première édition du *Dictionnaire historique et critique*, p. V.

90. « Je chanterai pour moi et pour les muses ».

phlets et la réfutation des critiques, et qui, en général, connaît un fort développement en milieu émigré, se trouve si largement représentée dans les activités de Bayle. Il s'était si bien accoutumé à ce tour polémique qu'il voyait venir de loin son adversaire et arrivait même à le décrire alors même qu'il ne s'était pas encore manifesté. Quand il expose par exemple une série de ses positions, il prévoit déjà les objections qu'on pourra lui faire : et lui, aussitôt, de les formuler, article après article, avant qu'on ne lui renvoie une nouvelle série d'objections contre les thèses qu'il aura entre temps avancées. Il mourut donc comme il sied à un polémiste, sans jamais rendre les armes. Il passa toute son ultime journée à travailler sa réponse au pamphlet de *Jaquelot*<sup>91</sup> qui était dirigé contre lui, quand il le remit au correcteur, il dit à celui-ci qu'il se sentait très mal. Au matin du 28 décembre 1706, lorsque sa logeuse passa le soir, il lui demanda d'une voix éteinte si elle lui avait bien chauffé son cabinet. De toute évidence, il avait l'intention de se lever pour travailler et il passa à trépas quelques instants plus tard, ce qui fit que personne ne s'en rendit compte sur le coup.

Cette passion pour la polémique n'était, du reste, que le côté visible en même temps que l'instrument de cette orientation particulière de sa pensée que, faute d'un terme adéquat, je qualifierai de critique. Je renvoie au titre même de son ouvrage, le *Dictionnaire historique et critique*<sup>92</sup>. Au départ, celui-ci avait été conçu comme un complément érudit des autres dictionnaires, comme un manuel de référence qui aurait indiqué leurs erreurs et aussi sur quels points ils étaient fiables. Par la suite, le plan et l'ampleur de l'ouvrage devaient évoluer, sans cependant que l'orientation n'en soit modifiée. L'esprit de Bayle avait ce don particulier d'envisager tout fait à partir de sa face cachée, ignorée du vulgaire, en allant là où l'on ne peut que se retrouver confronté au doute, au questionnement. Bayle, immanquablement, butait sur eux et alors, bien loin de les éviter, il en fait le tour en les envisageant de tous les points de vue imaginables, [p. 474] en les isolant dans la mesure du possible pour pouvoir les étudier plus commodément. C'est ainsi qu'on le voit

---

91. En français dans le texte. Isaac Jaquelot (on trouve aussi Jacquelot) (1647-1708), théologien protestant, pasteur à Wassy puis à La Haye où il s'était réfugié puis à Berlin où il fut prédicateur de Frédéric II. Représentant avec Jean Leclerc et Jacques Bernard du clan des « rationaux », qui reprochaient à Bayle ses concessions au spinozisme.

92. En français dans le texte. Le *Dictionnaire* a été publié en 1697 à Rotterdam en deux tomes (4 volumes) (tome I paru en 1695) ; il a connu onze rééditions jusqu'en 1830.

transposer une difficulté d'ordre théologique sur le terrain philosophique et, lorsqu'il analyse le verset de saint Luc, il déclare tout net en faire le commentaire non point théologique mais philosophique. Du fait que les questions d'ordre religieux occupaient alors le devant de la scène et que Bayle se passionnait pour elles, ce genre de transposition était fréquent chez lui. Cela ne pouvait que déplaire à la petite colonie d'exilés qui l'entourait et qui s'en tenait pieusement à la doctrine du protestantisme dont les chefs de file étaient surtout des théologiens. Or ceux-ci n'étaient pas du tout enclins à tolérer ce traitement libéré de sujets qu'ils estimaient relever de leur seule compétence. Effectivement, Bayle citait trop souvent sans nécessité des textes des Saintes Écritures qui n'étaient pas indispensables à son propos ; il se permit aussi, au nom de la vérité historique, d'évoquer des papes qui avaient été condamnés sans appel par les théologiens protestants. Or, d'après eux, cela revenait à renier la cause du protestantisme : Bayle n'est pas lié à celui-ci, il n'y est pas voué de toute son âme ; c'est un mauvais chrétien, on peut même se demander s'il a bien la foi. Il fréquente peu le temple, n'écoute pas les prédications, ne suit pas comme il le convient les rites qui ont été fixés par l'église. Le vocabulaire qu'il emploie regorge d'expressions inconvenantes et de citations impudiques empruntées aux classiques, à croire qu'il les collectionne à dessein, et qui portent atteinte à la morale publique. Tout cela ne pouvait que nuire, dans l'esprit des fidèles, à Bayle, un homme si actif qui prenait ses distances avec le protestantisme, et les théologiens en vinrent à considérer comme allant de soi qu'il fallait séparer le bon grain de l'ivraie. Ils mirent sur la sellette Bayle et son *Dictionnaire* au consistoire de l'église française de Rotterdam qui, non content de confirmer la plus grande part de ces accusations, découvrit, après avoir examiné le *Dictionnaire*, toute une série d'articles inconvenants et d'allusions au roi David et à Pyrrhon<sup>93</sup>, aux manichéens et aux pauliniens, aux disciples de Marcion, aux athéistes et aux épicuriens.

Relevons que, à la seule exception de son *Dictionnaire*, que Bayle n'a jamais signé ses écrits de son nom véritable ; il adorait se dissimuler derrière l'initiale de son nom, mystifier ses adversaires par les pseudonymes et les lieux de parution les plus divers ; parfois il adoptait une tonalité catholique et faisait figurer sur la page de titre de ses ouvrages le nom d'une ville quelconque, à l'exclusion de Rotterdam où ses livres étaient pourtant en règle générale imprimés.

---

93.     Philosophe sceptique de l'Antiquité grecque.

més<sup>94</sup>. De cette manière, il était difficile de l'identifier formellement, même si ses adversaires et ses lecteurs ne nourrissaient en général guère de doute sur la paternité de ses œuvres : le style de l'écriture, la manière de poser les problèmes et pour finir toute l'orientation de la pensée le trahissaient suffisamment. Il avait si bien accoutumé tout le monde à le considérer comme le représentant d'une école de pensée donnée que le principal différent qui l'opposa aux religionnaires put surgir à partir d'une brochure qu'on lui attribua d'emblée unanimement [p. 475] alors que cette paternité attend toujours d'être démontrée. Cela se fit de la manière qui suit. Les protestants qui avaient été chassés de France ou qui l'avaient quittée de leur propre initiative avaient emporté avec eux la conviction qu'ils avaient été victimes de la force brutale ; et que la force morale était de leur côté et vouée à triompher, qu'elle bénéficie ou non d'une base matérielle. De quelque manière qu'ils fussent installés en terre étrangère, leur France chérie les attirait toujours autant à elle, et, à l'instar de tout émigré, ils étaient trop souvent amenés à confondre l'intensité de leurs espérances avec une force réelle. C'est que le droit était de leur côté, que leur foi était authentique et qu'une foi authentique ne peut périr ; et ils avaient pour eux tout ce que promet la religion.

En tout cela il était difficile de les faire changer d'avis car leur âme n'en avait que trop souffert : bien au contraire, les théologiens ne faisaient que renforcer ces convictions qui dominent naturellement toute société où les pulsions religieuses se sont développées au-delà de la normale. De ce point de vue, *Jurieu*<sup>95</sup> exerçait une forte influence ; c'était un collègue de Bayle dans le corps professoral de Rotterdam. Fanatique doté d'une érudition étendue dans le domaine de la théologie, il était tout naturellement enclin à exagérer ses mérites dans la défense et la sauvegarde des dogmes protes-

---

94. Citons par exemple la mention accolée au titre de *Contrains-les d'entrer* : « Traduit de l'anglais du Sieur Jean Fox de Bruggs par M. J. F 1686 ». Ou les propos de Bayle dans *La Cabale chimérique* : « Mr. B. s'est toujours si peu soucié de passer pour l'auteur de ce qu'il écrivait qu'il n'a pas tenu à lui que Public n'ignorât encore qu'il fût auteur. »

95. En caractères latins dans le texte. Pierre Jurieu, pasteur et théologien réfugié à Rotterdam après la fermeture de l'Académie de Sedan ; dans ses œuvres, ce tenant de l'orthodoxie calviniste s'en prend entre autres à l'absolutisme de Louis XIV, c'est l'un des prétextes de sa polémique retentissante avec Bayle qui est toujours demeuré loyaliste vis-à-vis de la monarchie française et poussait à la paix, en comprenant qu'à travers Louis XIV, c'était la France qui était visée.

tants, en se considérant comme un théologien hors normes qui avait su percer le sens secret de l'Apocalypse<sup>96</sup>. Tout cela ne l'empêchait pas d'ajouter foi aux divagations insensées de Kotter, Nikolaj Drabnický et Kristina Poniatowska dont se délectait tant Komenský<sup>97</sup>. Il finit par se présenter comme un visionnaire capable d'interpréter les prophéties. Dans une brochure publiée en 1686<sup>98</sup> il écrivait que le règne de l'Antéchrist, c'est-à-dire le papisme, était condamné à brève échéance, qu'il n'avait plus que trois années et demie d'existence devant lui, et qu'alors cesserait la persécution des justes, que les rois de France introduiraient eux-mêmes la Réforme dans leur royaume et que ce tournant s'effectuerait sans effusion de sang ; alors viendrait le règne du Christ sur terre. Dans ses prédications, Jurieu mettait en exergue les signes de l'époque que lui rapportaient ses correspondants de France : dans le Béarn ou les Cévennes, l'esprit divin était descendu sur des enfants ; une bergère entraînait en transes en disant choses merveilleuses et prédisant que le pays serait bientôt libéré ; arrêtée et conduite devant les juges, elle avait dit à ceux-ci que tous leurs efforts ne mèneraient à rien : on pouvait bien la condamner à mort, Dieu la remplacerait aussitôt par de petits enfants qui parleraient encore mieux qu'elle. « *Malheur à qui douterait de ces miracles, ajoutait Jurieu, il sera couvert d'opprobre, je souhaite seulement que le Seigneur ne leur impute pas pour péché leur incrédulité et qu'ils soient jugés dignes de voir de leurs propres yeux les événements annoncés par des signes aussi extraordinaires* ». Nous avons tellement l'habitude d'associer la protestation religieuse de la Réforme avec une certaine forme de renforcement du rationalisme que nous

---

96. Allusion au *Commentaire de l'Apocalypse* où Jurieu prédisait qu'en 1689 le calvinisme serait rétabli en France cependant que l'Antéchrist (le pape) serait anéanti.

97. Jan Amos Komenský, dit Comenius (1592-1670), penseur, diplomate et pédagogue ; appartenant à la mouvance des Frères Moraves disciples de Jan Hus, il en devint le chef spirituel et fut contraint à l'exil, après la bataille de la Montagne-Blanche et mourut en exil aux Pays-Bas. Les personnages dont les noms sont cités étaient des visionnaires tchèques de la même époque qui avaient fortement impressionné Comenius ; par exemple, Kryštof Kotter prédisait la défaite des Habsbourg. Le prophétisme accompagné d'illumination était apparu dans les communautés protestantes à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle en réaction à l'adversité (interdiction du culte, persécution, exil...) particulièrement en Bohême, dans les Cévennes, le Vivarais, le Dauphiné.

98. Il s'agit de *L'Accomplissement des prophéties ou la délivrance prochaine de l'Église*, Rotterdam, 1686 ; l'ouvrage eut un tel succès que Jurieu le poursuivit d'une suite l'année suivante : *Suite de l'accomplissement des prophéties*.

serions plutôt portés à rattacher ces visions et ces extases aux légendes catholiques riches de superstition si nous ne savions déjà que [p. 476] c'est l'un des représentants les plus connus de la théologie protestante au XVII<sup>e</sup> siècle qui en parle le plus sérieusement du monde. Il est difficile dans ces propos de faire la part entre un fanatisme sincère et une instrumentalisation destinée à nourrir l'exaltation religieuse de certains esprit dans un but déterminé. Parmi les protestants il s'en trouva pour ajouter foi aux propos de Jurieu et pour revenir prématurément en France dans l'attente du tournant promis. Sur ces entrefaites l'année 1689 des prophéties arriva à son terme sans qu'il s'y soit produit le moindre tournant. Jurieu n'en fut pas le moins du monde gêné, il dut seulement adapter son programme : alors qu'auparavant il disait que la révolution qui rétablirait les protestants dans leur patrie s'accomplirait sans effusion de sang, il ne répugnait plus désormais à l'usage de la force et à une intervention armée. C'est dans ce sens qu'il commence à écrire pour préparer les protestants à franchir le pas : « les liens qui existent entre le peuple et son souverain sont fondés sur un contrat, c'est donc le peuple qui est la source du pouvoir ; tout individu dispose du droit de défendre sa foi les armes à la main<sup>99</sup> ». Il prenait de ce point de vue la défense de la révolution anglaise et de Guillaume III ; il lui paraissait possible, pour défendre la cause des protestants, de tirer profit des interventions de la France empêtrée alors dans une guerre à l'échelle de l'Europe.

À cette époque, en 1690, parut un livre sous le titre suivant : *Avis important aux réfugiés sur leur prochain retour en France*<sup>100</sup>. Il se présentait sous la forme d'une missive qui aurait été envoyée de Paris, en guise de cadeau de nouvel an, à l'un des émigrés. On pouvait y lire les lignes suivantes : « Voici, dit-il, l'année 1689 expirée, sans qu'il soit rien arrivé de fort mémorable. Vous nous promettiez monts et merveilles dans cette année-là ; qu'elle serait fatale à l'Église romaine en général, plus fatale encore à la France ; [qu'on ne verrait que grandes crises d'affaires, que révolutions

---

99. À rapprocher des thèses défendues par Théodore de Bèze qui estimait que l'on devait obéir à Dieu plutôt qu'au roi si celui-ci se laissait aller à l'arbitraire et à la tyrannie.

100. *Avis important aux réfugiés sur leur prochain retour en France, donné pour étrennes à l'un d'eux en 1690, par Monsieur C. L. A. A. P. D. P. A Amsterdam, chez Jacques le Censeur, 1690.* L'ouvrage recommandait aux réformés chassés de France par la révocation de l'Édit de Nantes de se désolidariser des états protestants où ils avaient trouvé refuge. Jurieu accusa Bayle de comploter contre ces mêmes états au profit de la France de Louis XIV.

miraculeuses, et tout ce, en un mot, qui est le plus digne d'une année climatérique du monde]<sup>101</sup>. Vous avez vu au contraire toutes choses rouler si naturellement, si uniment et si fort tout d'une pièce, [qu'il serait malaisé de, rencontrer dans l'histoire une guerre aussi générale que celle-ci, dont la première campagne, dans la plus grande animosité des parties, ait été aussi peu chargée d'événements que l'année 1689]. Pour le moins est-il certain que l'affaire que vous regardiez comme la plus immanquable, savoir votre rétablissement, n'est point encore arrivée. Je ne vous le dis pas, continuait-il, pour vous insulter, à Dieu ne plaise, vous savez mes sentiments : vous n'ignorez pas que j'ai désapprouvé la conduite qu'on a tenue envers vous, et que j'ai un regret extrême de ce que la France s'est privée de tant d'honnêtes gens, et de personnes de mérite qui ont été chercher un asile dans les pays étrangers. De sorte que, si je vois avec plaisir que l'année 1688 n'a point répondu à vos prédictions, ce n'est nullement à cause du préjudice que vous en recevez, mais à cause qu'on doit être bien aise, en faveur de la raison et du bon sens, que la superstition des nombres et la crédulité populaire soit démentie par des expériences palpables qui puissent autant l'affaiblir, qu'elle se serait fortifiée par les événements à quoi vous vous étiez attendu<sup>102</sup> ». Ensuite, l'auteur [p. 478<sup>103</sup>] évoque les espoirs que nourrissaient les protestants en un changement dans les opinions de Louis XIV qui leur aurait été favorable ; il est à l'avance convaincu qu'en France les gens avisés des trois états seraient partisans d'offrir la liberté de conscience aux proscrits qui reviendraient. « Mais, auparavant, ne serait-il pas utile de réfléchir, poursuit-il à l'adresse de son ami imaginaire, en lui recommandant, en même temps qu'à ses coreligionnaires de se soumettre sans préalable à une quarantaine morale, « car il ne faut pas compter sur un miracle ou sur les prophéties de l'Apocalypse quand on règle ses affaires de telle sorte que ni une chose ni l'autre puissent voir le jour. Vous souhaitez qu'on vous autorise à rentrer librement en France, mais vous vous en condamnez vous-même l'accès en laissant se propager parmi vous toute une littérature de pamphlets et de méchantes satires contre Louis XIV, contre le roi Jacques et

---

101. Dans ce passage nous avons fait figurer entre crochets les phrases omises dans le texte de Vesselovski.

102. P. Bayle, *Œuvres diverses*, t. II, Hildesheim, 1965-1982, p. 583.

103. La page 477 correspond à l'insertion d'une page fac-similé du manuscrit de Vesselovski.

son épouse<sup>104</sup>. Vous souhaitez revenir dans un état monarchique alors que vous prônez les principes de l'anarchie et mettez le peuple en ébullition. C'est vous-mêmes qui faites surgir les contradictions et exigez du Ciel un miracle pour les résoudre », etc.

Cette brochure échauffa fortement les esprits et tout le monde brûlait du désir d'en savoir le nom de l'auteur. Comme je l'ai déjà dit, dans un certain milieu les soupçons se portaient déjà sur Bayle ; et voilà qu'une année ne s'était pas encore écoulée depuis la sortie du livre que Jurieu en avait déjà découvert l'auteur ou du moins supposait l'avoir découvert en la personne de Bayle en qui il démasquait également un monarchiste qui se prosternait devant le roi de France et que toute avancée de la liberté, le succès de la révolution anglaise et donc celui du protestantisme comblait d'indignation. Par malheur, il vint à l'idée d'un paisible citoyen de la ville de Genève du nom de *Gonde*<sup>105</sup>, qui prenait d'autant plus à cœur les destinées de l'Europe que celle-ci ne nourrissait pas le moindre intérêt pour lui, de rédiger un projet de paix perpétuelle afin d'en finir avec le spectre de la guerre qui mettait alors en grand danger la France. Ce projet plein de naïveté se retrouva on ne sait comment dans les mains de Bayle qui en ignora la publication par la suite. Mais cette coïncidence suffit à plonger *Jurieu*<sup>106</sup> dans une fureur indicible : il voyait toute une cabale clandestine tendre ses filets de Rotterdam à Genève, une alliance de protestants, de sceptiques et de libres penseurs indignes stipendiés par le gouvernement français et qui étaient en train d'élaborer une paix générale en Europe afin de sauver la France et avec elle la catholicité du désastre qui les menaçait. Dans cette perspective, aussi bien le projet de paix perpétuelle que *l'Avis aux réfugiés*<sup>107</sup> ne pouvaient provenir que d'un même camp. Contre Bayle et ses imaginaires suppôts toute une tempête se déchaîna : tout ce qu'il pouvait faire, c'était décliner toute paternité pour la masse des pamphlets anonymes et

---

104. Jacques II, roi d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse sous le nom de Jacques VIII de 1685 à 1688. Contraint de renoncer à sa couronne en raison, entre autres, de sa conversion au catholicisme et de son mariage avec une princesse catholique, il trouva refuge auprès de Louis XIV.

105. En caractères latins dans le texte. Ce marchand de Genève avait publié un traité sous le titre de *Huit Entretiens où Irène et Ariste fournissent des idées pour terminer la présente guerre par une paix générale* ; il recommandait une série de concessions territoriales pour asseoir la paix entre les princes européens.

106. En caractères latins dans le texte.

107. En français dans le texte.

pour les livres qui l'affichaient comme auteur ; on lui dépêchait des espions pour savoir ce qu'il écrivait et s'il n'était pas en train d'ourdir on ne sait quoi. Dans le choix des individus à qui on confiait ce genre de mission, *Jurien*<sup>108</sup> n'était [p. 479] pas des plus regardants, et on lui fit une fois le reproche d'avoir investi de sa confiance un personnage connu pour être un scélérat. Ce à quoi il rétorquait : « *C'est un fripon, il est vrai, mais il est orthodoxe*<sup>109</sup> ». C'est ainsi que le surnom de *fripon orthodoxe* devait lui rester attaché. Les tracasseries qu'on fit subir à Bayle au nom du protestantisme pour lequel il avait pourtant en toute connaissance de cause renoncé au catholicisme dans sa jeunesse s'expliquent, selon moi, par les circonstances historiques particulières qui avaient orienté le caractère particulier de son scepticisme. En France, les premières apparitions de la libre pensée, surtout par rapport aux questions religieuses, datent de bien longtemps, avant même que les fondements du Moyen Âge n'aient été rejetés dans le passé et que n'apparaissent les premiers signes des temps modernes. Mais ces manifestations demeuraient trop superficielles et trop futiles, commençant par le rire pour se terminer en farce, à moins qu'elles ne revêtent un caractère trop particulier ou trop personnel à une époque où une certaine liberté de pensée n'était envisageable que si des conditions exceptionnelles et personnelles étaient réunies, ce qui restait inaccessible à la masse des gens. Ce renoncement à la tradition peut s'observer chez quelques penseurs des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, panthéistes et classiques, comme Rabelais, Montaigne, Charron<sup>110</sup>. Mais il ne s'agissait là que d'individus ; autour d'eux, la société continuait de partager les idéaux précédents et elle n'en avait pas encore fini avec l'état théologique de la pensée<sup>111</sup>. Les meilleurs représentants de ce milieu ordinaire, bourgeois, étaient en mesure de constater que telle ou telle manifestation de l'esprit religieux était en désaccord avec sa vocation, son idée ; que le ritualisme extérieur de l'Église et la subtilité de ses dogmes avaient fini par masquer l'Évangile cependant que la vie séculière du clergé se trouvait souvent en contradictions avec les exigences morales

---

108. En caractères latins dans le texte.

109. En français dans le texte.

110. Pierre Charron (1541-1603), disciple de Montaigne ; dans ses *Livres de la sagesse* (1601), il défend la tolérance religieuse et fait l'apologie de la raison, ce qui le fit accuser d'athéisme.

111. Allusion probable au *Cours de philosophie positive* d'Auguste Comte (1830-1842) où cette période représente l'état le plus primitif du développement de l'esprit humain ; a été traduit en russe en 1899-1900.

élevées qu'il affichait. Bien évidemment, ces individus avaient le désir d'améliorer l'état de choses existant, de même que, sur le plan politique et social, ils ne se satisfaisaient point de l'ordre existant. Mais si, sur ce dernier point, on leur avait demandé quel était le programme qu'ils proposaient pour l'amender, la majorité d'entre eux n'aurait envisagé que des remèdes palliatifs, des modifications de détail, sans toucher ni au principe ni à la transmission du pouvoir. Il en était exactement de même pour des changements dans le domaine religieux qui auraient recueilli les suffrages de la majorité mais qui devaient se cantonner au domaine strictement religieux. C'est à ces aspirations qu'avait répondu la Réforme, qui s'était détournée de la vision du monde des catholiques uniquement en se situant plus près de l'Évangile et de l'héritage des premiers siècles du christianisme. Elle devint une force dans l'état dans la mesure où elle exprimait les aspirations profondes des masses populaires et que des frondeurs en politique pouvaient la rejoindre en réclamant dans leur domaine le même genre d'améliorations palliatives. Le résultat en fut que l'habitude de tout ramener à la religion, et donc aussi l'oppression [p. 480] religieuse ne firent que se renforcer parce que, au lieu d'un centre religieux unique, il y en eut deux désormais, ce qui fit que l'exercice de la libre pensée devint encore plus difficile. C'est tout aussi naturellement que l'on peut expliquer que le fanatisme ait empiré dans la France de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle alors que Rabelais et Montaigne avaient paru ouvrir de toutes autres voies de développement à la pensée. Mais il ne s'agissait que de Rabelais et de Montaigne ; la société, formée selon les modèles anciens, leur préféra une demi-réforme et le fanatisme devint l'expression extrême des pulsions religieuses qui en vinrent à des extrêmes du fait qu'elles entraient en conflit avec d'autres pulsions identiques. Cela se produisit dans la période suivante, marquée par les guerres entre catholiques et huguenots. Pour lutter contre ces derniers, le gouvernement s'appuie sur l'autorité de l'Église, en épouse les opinions, suit ses suggestions, et devient de ce fait clérical et théologique. On assiste aussi au même phénomène dans le camp adverse : lorsque le pouvoir royal eut réussi à faire pencher de son côté les nobles riches et illustres qui, jusqu'alors, étaient à la tête du mouvement protestant et en constituaient la force principale<sup>112</sup>, les chefs naturels des huguenots se retrouvèrent parmi ceux qui avaient lié leur destin à celui de la

---

112. Allusion au reniement de certains grands tels que Condé, Turenne, le fils de Sully, le père de Madame de Maintenon...

cause, c'est-à-dire les ministres du culte et les théologiens. De cette manière ici aussi se renforça l'élément clérical et, des deux côtés de la barrière, en vint à régner une extrême tension du fait des passions religieuses et des intérêts corporatistes. À l'intérieur de l'État, ce n'étaient plus seulement deux confessions différentes auxquelles on avait affaire mais aussi à deux Églises distinctes, l'une et l'autre prétendant détenir le monopole de la vérité et mettant par conséquent en place le même système d'*intolérance* et, pour finir, toutes les deux dotées d'un même fanatisme et d'un même esprit de superstition. De ce point de vue, les réformés français des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles n'avaient rien à envier aux catholiques. Du fait qu'ils considéraient leur église comme la seule qui fût authentique, le Seigneur, à les en croire, entretenait un lien privilégié avec elle, à la manière de ce que l'on retrouve dans les légendes médiévales. Non seulement il était secrètement présent dans le secret de leur âme, mais il leur parlait dans la voix du tonnerre, dans l'éclat de la foudre ; il ne cesse de proclamer son courroux ou bien sa grâce dans les manifestations de la nature, des plus insignifiantes aux plus extraordinaires, en marquant ainsi toute la part qu'il prenait aux destinées de la communauté protestante. Lorsque le jour de la mort du cardinal Charles de Lorraine<sup>113</sup> en 1574 une terrible tempête s'abattit sur toute la France, les huguenots y virent un sabbat des démons qui allaient emporter en enfer l'âme du prélat ; en 1572, nous rapporte De l'Estoile<sup>114</sup>, une étoile étrange se montra, que l'on put observer à Paris et en d'autres localités : *de Bèze*<sup>115</sup> et d'autres huguenots la rapprochèrent de l'étoile qui avait guidé les rois mages, cependant qu'ils comparaient Charles IX à Hérode. Confrontés à de telles divagations de la pensée, nous comprenons non seulement que les docteurs de la loi [p. 481] des réformés français aient regardé d'un œil suspicieux les sciences de la nature mais aussi que se soit développé chez les protestants un goût particulier pour le merveilleux, sans qu'on y retrouve cependant cette poésie dont il

---

113. Frère du duc de Guise, vécut de 1524 à 1574, élevé au cardinalat en 1547, champion de la cause catholique durant les guerres de religion.

114. Pierre de l'Estoile (et non d'Estoile comme l'écrit Vesselovski), magistrat et mémorialiste (1546-1611) ; spécialiste du droit romain, il écrivait aussi des « journaux », chroniques des différents règnes successifs de Henri III et Henri IV qui furent publiés après sa mort en 1611 et auxquels fait certainement allusion ici Vesselovski.

115. En caractères latins dans le texte ; Théodore de Bèze (1519-1605), grand écrivain converti à la Réforme, célèbre pour ses traductions des *Psaumes* et du *Nouveau Testament*, successeur de Calvin à Genève.

s'accompagnait chez les catholiques. En 1575, alors que François II se faisait couronner à Reims, alors qu'on lui avait posé la couronne sur le chef, il dit de manière très explicite que celle-ci le piquait ; et, de fait, elle manqua glisser deux fois de sa tête, ce qui fut interprété comme un funeste présage. François II mourut après avoir vécu 17 ans, il avait régné en tout 17 mois, 17 jours et 17 heures, nous rapporte d'un air entendu De l'Estoile. Dans le même registre, après le massacre des huguenots à Wassy<sup>116</sup>, le corps d'un petit garçon fut jeté à l'eau, et la rivière l'emporta à contre-courant, l'une de ses mains étant levée au ciel ; après le massacre de la Saint-Barthélemy, on vit fleurir de façon inattendue un buisson d'aubépine au cimetière des *Innocents*<sup>117</sup>, ce qui fut interprété comme le signe précurseur d'une renaissance à venir de l'Église persécutée. D'Aubigné rapporte aussi un miracle plus plaisant : lors de la nuit de la Saint-Barthélemy, Merlin, le guide spirituel de l'amiral de Coligny ne put s'enfuir du fait de son état de santé et de sa vue basse ; il se cacha dans le foin d'une remise où il passa plusieurs jours, gisant entre le mur et le foin et, pour sûr, il aurait péri d'inanition si, miraculeusement, une poule n'avait fait son apparition qui lui pondit trois œufs dans la main. Les miracles et les prophéties qui ont alimenté ensuite les écrits de *Jurieu*<sup>118</sup> n'étaient donc pas du tout une manifestation nouvelle de l'esprit de superstition puisque j'en ai rapporté des exemples qui se rapportent à la période de floraison la plus authentique de la pensée protestante.

Les relations ultérieures entre catholiques et protestants sont bien connues. Après la période des guerres de Religion, l'indifférentisme d'Henri IV et l'Édit de Nantes établirent entre eux une certaine égalité en matière de liberté de conscience et de droits politiques ; le gouvernement de Louis XIII et de Richelieu poursuivit cette politique d'apaisement et de tolérance. Mais l'esprit d'exclusivisme religieux, développé dans le milieu des réformés sous l'influence dominante des théologiens amenait à ne voir dans ces mesures qu'un aveu de faiblesse de la part de l'adversaire et à se montrer d'autant plus exigeant que ses concessions étaient libérales. Cela entraîna des conflits qui, après la prise de La Rochelle, provoquèrent au début du règne de Louis XIV à des mesures de rigueur envers les réformés et qui culminèrent avec la révocation de l'Édit

---

116. Ville de Champagne, théâtre en 1562 du massacre d'une soixantaine de protestants par les gens du duc de Guise, ce qui marqua le début des guerres de religion.

117. En français dans le texte ; cimetière parisien de l'époque.

118. En caractères latins dans le texte.

de Nantes en 1685. Le miracle de l'aubépine fleurie était pris en défaut comme bien d'autres : les persécutions se déchaînèrent avec leur cortège de conversions forcées à la foi catholique, de dragonnades. De nombreux protestants fuirent à l'étranger pour préserver leur foi et la tradition de leur église ; le hasard fit que les éléments les plus instruits se retrouvèrent en Hollande [p. 482]. Arrachées à leurs racines, privées du garde-fou que constituaient une communauté plus étoffée et la compétition entre les partis, toutes les raideurs de la doctrine réformée devaient se manifester avec d'autant plus d'acuité que cette petite poignée d'émigrés put épouser dans un premier temps les intérêts de la société de leur nouvelle patrie. C'est pourquoi les questions religieuses devinrent pour eux les seules qui fussent dignes d'intérêt ; le primat de la religion s'introduisit dans la vie en visant à en soumettre tous les aspects à son influence ; les docteurs de la loi veillaient à la morale dans la famille et la société ; le consistoire se revendiqua comme tribunal suprême appelé à juger de l'orthodoxie et de la littérature. Toute pensée était soumise à la censure religieuse dont l'étalon de jugement était la tradition.

C'est dans cet environnement intellectuel et moral que Bayle devait passer la seconde moitié de sa vie. La possibilité lui fut ainsi fournie d'explorer les recoins les plus cachés de toute cette dogmatique, les ressorts secrets qui mettaient en branle tout le système. Il se trouva ainsi confronté à tout *un faisceau de contradictions*. La catholicité s'était proclamée comme religion unique et immuable qui ne tolérait aucune innovation, aucune possibilité de salut parmi les autres confessions chrétiennes ; on y partageait non seulement sans partage l'esprit d'intolérance mais on y prêchait en toute bonne conscience la persécution et le principe des conversions forcées car un bon chrétien ne peut pas bien sûr voir d'un œil indifférent celui qui va vers l'abîme les yeux fermés. Mais les convictions que partageaient les docteurs de la loi réformés par rapport aux croyants des autres confessions étaient pour l'essentiel identiques : le même enfermement dans ses propres dogmes, la même intolérance et la même passion mise à faire triompher par la force ce qui leur paraissait être la vérité. Sur le terrain philosophique où Bayle aimait transposer les problèmes qui n'avaient pas trouvé leur solution dans le milieu où ils étaient nés, les choses se présentaient à nouveau sous un jour différent : toute conviction, et d'autant plus s'il s'agit d'une conviction religieuse, suppose un libre choix de la conscience, la liberté de pensée, l'absence de toute transgression forcée qui est incompatible avec quelque religion que ce soit et

encore moins avec l'esprit du christianisme. En 1686, peu de temps après la révocation de l'Édit de Nantes, Bayle publia une brochure sous le titre de *Ce que c'est que la France toute catholique sous le règne de Louis le Grand*<sup>119</sup> Il répondait à cette question sans évoquer directement la question de la tolérance : il dépeignait sous de sombres couleurs l'Église romaine, son goût pour la violence et sa perfidie, le comportement brutal et empreint d'une ruse naïve des dragons envoyés en mission ; par exemple, il suffisait qu'un enfant de sept ans réponde à une question de casuiste pour qu'il exprime par là le désir de se faire catholique. Le zèle des catholiques, écrivait-il, n'est pas sincère, il ne faut pas se fier à leur parole, comme [p. 483] l'ont prouvé les faits eux-mêmes ; le clergé catholique est la cause principale du déclin du christianisme, leurs propagandistes ne valent pas mieux que les païens qui persécutaient les premiers chrétiens : par leurs agissements, ils ont rendu la foi haïssable pour tout un chacun et l'amour de l'humanité doit pousser tout individu honnête à faire savoir à l'empereur de Chine tout ce qui s'est passé en France en le mettant en garde contre ces missionnaires<sup>120</sup> qui exigent pour eux la tolérance tout en voulant être les maîtres chez lui et mettre ses sujets en ébullition.

Tout cela ne visait encore que les catholiques sans concerner les principes et la conscience des protestants qui pouvaient dormir tranquilles. Mais voilà qu'en cette même année 1686 parut le commentaire de Bayle sur les paroles de l'Évangile de Luc (XIV : 23), *compelle intrare*, ce qui signifie « contrains-les à entrer ». Je me permettrai de rappeler ici une particularité de notre remarquable traduction de l'Évangile en vieux slave, telle qu'elle a été préservée jusqu'à nos jours, et où ce texte est rendu par « ne les incite pas à entrer, mais convaincs-les<sup>121</sup> ». Catholiques et réformés ont interprété le texte à la lettre ; les uns et les autres ont fait de cette interprétation le fondement de leur doctrine sur la nécessité de convertir par la force les pécheurs et les adeptes des autres reli-

---

119. Le titre original ne comporte pas de point d'interrogation. Il s'agit d'une réfutation du panégyrique de Gautereau intitulé *La France toute catholique sous le règne de Louis le Grand ou Entretien de quelques Français ayant abjuré leur hérésie, pour l'apologie de l'Église romaine*.

120. Allusion aux succès des missions des jésuites en Chine qui avaient conquis une position privilégiée à la cour impériale.

121. Il s'agit de l'Évangile slavon, tel qu'il fut traduit du grec au X<sup>e</sup> siècle par Cyrille et Méthode pour évangéliser dans leur langue les Moraves, et qui demeure la version reconnue par les Slaves orthodoxes ; le texte vieux slave cité est : *Ne pobudi, a ubedi vniti*.

gions. Bayle s'efforce de démontrer qu'il est impossible de comprendre ce texte au sens littéral car il serait alors en contradiction avec l'intelligence et l'esprit de l'Évangile. Ce genre d'interprétation est contraire à la morale car on y confond la vertu et le vice, en fournissant du coup le prétexte à toutes les confusions possibles et à la remise en cause de l'ordre social. Cette lecture était étrangère aux Pères de l'Église des trois premiers siècles de la chrétienté et elle implique des conclusions qu'on ne peut envisager de faire passer dans la pratique, sauf à commettre nombre de crimes. Pour finir, non seulement elle prive le christianisme de son argument principal contre les fausses religions, en particulier contre celle de Mahomet qui s'est répandue en faisant usage de la contrainte, mais elle rend risibles les plaintes des premiers chrétiens en butte aux persécutions des païens, etc. Pour cette fois, même les théologiens réformés furent indignés, bien qu'ils ne fussent pas spécialement concernés par le point de vue exprimé par Bayle ; mais sa généralité même faisait qu'il s'appliquait d'autant mieux à des thèses auxquelles ceux-ci n'entendaient aucunement renoncer. Et les voilà qui traitent Bayle d'homme de peu de foi et de chrétien sans ferveur.

Par la suite, les accusations devinrent encore plus sérieuses. Lorsque dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et au début du siècle suivant le gouvernement de la France eut lié étroitement ses intérêts à ceux de l'Église catholique, faisant de cette dernière une religion d'État, cela aboutit à aggraver l'intolérance. D'un côté, la catholicité fait valoir un point de vue exclusif dans la discussion des intérêts de l'état, de l'autre, la politique commence à l'influencer lui-même de telle manière que le non catholique non seulement devient un mauvais chrétien [p. 484] mais que, en vertu d'une logique imparable, il est aussi un mauvais citoyen et un mauvais sujet. Si, les circonstances ayant été différentes, c'eût été le protestantisme qui l'avait alors emporté en France pour y devenir la religion d'état, le mauvais citoyen et le mauvais sujet aurait été alors le non protestant. La république de Genève est là pour nous le démontrer d'une manière suffisamment éloquente.

Bayle ne se prononçait pas ouvertement sur ces contradictions, bien qu'il ne fasse point de doute qu'il en était pleinement conscient. On peut voir s'exprimer chez lui l'opinion selon laquelle les vertus familiales et civiques ne dépendent aucunement des convictions religieuses et que, bien au contraire, une mentalité religieuse, même très marquée, s'accompagne trop souvent dans la vie de tous les forfaits imaginables et d'une absence générale de sens moral. Dans ses idées bien connues sur les comètes, il s'est employé à

démontrer que les considérer comme des signes divins revenait à admettre que Dieu se complaisait à semer sur terre la superstition et l'idolâtrie. En poussant sa réflexion, il en vint à se demander si l'athéisme, c'est-à-dire l'absence de religion, était un plus grand mal que, par exemple, le paganisme ou le polythéisme. Sa conclusion était que l'athéisme ne suppose pas le moins du monde l'amoralité et que l'on peut aisément et en toute logique imaginer un État d'athées où l'on vivrait en suivant ses penchants naturels d'une manière aussi morale que si l'on croyait en Dieu, alors que les chrétiens ont pour habitude de vivre en contradiction avec leurs principes théoriques, c'est-à-dire religieux, comme s'ils ne croyaient pas en Dieu. Une société d'athées pourrait faire montre des mêmes vertus civiques et morales que toute autre si elle châtiât avec sévérité le vice et soumettait certains comportements à l'honnêteté et à la pudeur<sup>122</sup>. Ce sens de l'honnêteté et de la pudeur, le fait de récompenser de récompenser et châtier, ainsi que toutes les autres passions qui dirigent ordinairement l'homme ne souffriraient aucunement du fait que les membres de ce type de société ignorent l'existence d'un être suprême, créateur et gardien de l'univers. C'est pourquoi on trouverait parmi eux aussi des hommes loyaux, probes dans leurs relations avec autrui, compatissants envers les nécessiteux, des hommes qui seraient dévoués à leurs amis, magnanimes envers ceux qui les auraient offensés, capables de renoncer aux plaisirs qui vous tiennent en esclavage et aimant leur prochain<sup>123</sup>. À cause de ces supputations « logiques », Bayle fut accusé d'être athée. Cette accusation paraît, à vrai dire, aller de soi si on ne sort pas du contexte où elle est née. À de nombreuses reprises, Bayle se plaint des procédés assez particuliers

---

122. On est ici très proche du texte correspondant de Bayle : « Une société d'athées pratiquerait les actions civiles et morales aussi bien que les pratiquent les autres sociétés, pourvu qu'elle fit sévèrement punir les crimes et qu'elle attachât de l'honneur et de l'infamie à certaines choses » (*Pensées sur la Comète*, § 172).

123. Ici, on retrouve également le texte de Bayle sous la paraphrase : « Comme l'ignorance d'un premier Être Créateur et Conservateur du Monde n'empêcherait pas les membres de cette Société d'être sensibles à la gloire et au mépris, à la récompense et à la peine, et à toutes les passions qui se voient dans les autres hommes, et n'étoufferait pas toutes les lumières de la raison, on verrait parmi eux des gens qui auraient de la bonne foi dans le commerce, qui assisteraient les pauvres, qui s'opposeraient à l'injustice, qui seraient fidèles à leurs amis, qui mépriseraient les injures, qui renonceraient aux voluptés du corps, qui ne feraient tort à personne [...] » (*Ibid.*)

qu'emprunte alors la polémique, procédés qu'il qualifie de brigandage littéraire. Quelqu'un, par exemple, commentant le concept d'athéisme, s'attachera à son principe et sur l'utilisation qu'on peut en faire en pratique ; point n'est besoin d'avoir beaucoup d'imagination pour démontrer qu'il le fait en vertu d'une propension particulière, qu'il n'a choisi ce thème que parce qu'il [p. 485] lui tenait secrètement à cœur et ainsi de suite. Et voilà une accusation d'athéisme toute prête à servir. Mais il est intéressant de relever que cette accusation est demeurée par la suite : la réputation d'être athée collait à la personne de Bayle, quitte à ce qu'il fût un athée caché, masqué. Schlosser<sup>124</sup> dit de Shaftesbury<sup>125</sup> et de Bayle qu'ils « travestissaient leur pensée sous d'astucieux artifices ». Qu'ils aient beaucoup dissimulé, on peut difficilement le nier : Bayle ne cesse d'occulter son nom, le lieu de parution de ses ouvrages, et, dans ses réponses à ses adversaires et devant le consistoire, il affirme être un protestant qui n'a jamais imaginé abdiquer sa religion. Mais en tout cela il ne faut pas voir un camouflage délibéré de quelque chose d'innommable mais des mesures de sauvegarde qui sont tout à fait naturelles et suffisamment compréhensibles de la part d'un homme dont la vie s'est passée à lutter sans trêve contre les puissants de ce monde. Mais j'en reviens à l'accusation en elle-même. Si l'athéisme est négation, c'est aussi une sorte de dogme, de système, ce à quoi répugnait Bayle dont l'esprit n'était pas du tout dirigé vers cela. Il n'a en effet jamais rien nié, même s'il se permettait de douter de bien des choses. C'était avant tout un sceptique. Le scepticisme est particulièrement développé dans les périodes historiques où la société est restée longtemps sans connaître de bouleversements dans la politique, où les mœurs, où le nouveau auraient pris la place de l'ancien, le vivant celle du révolu, soit à des séries entières de dogmes et de critères concernant des vérités antagonistes mais sans que l'une se substitue à l'autre. Dans ce chaos intellectuel et social l'humanité arrive à se resituer de différentes façons. Le vulgaire se limite à la sphère de l'activité pratique, pourvu qu'il puisse subsister, et il se fonde sur de petits détails pour adhérer tantôt à l'une, tantôt à l'autre idée, quelle que soit la manière dont elle soit orientée. Les gens dotés d'une vision synthétique ont tôt fait de se composer à partir de fragments bigarrés une

---

124. Friedrich Christoph Schlosser (1776-1861), historien kantien allemand de l'école romantique de Heidelberg, auteur d'une monumentale *Histoire universelle* qui avait été traduite en russe (*V semirnaja istorija*, 1-18, SPb., 1861-1863).

125. Voir *supra*, n. 60.

totalité, comme un fantôme d'organisme, qui est bancal et n'existe que d'une vie subjective. Le sceptique agit autrement : la discordance des principes sociaux et intellectuels le frappe avant tout par son jeu de contradictions. C'est sur celles-ci qu'il s'arrête en les confrontant, en les vérifiant l'une par l'autre, et en restant le plus souvent à ce stade de la mise en regard. Il peut ne rien en résulter, mais il se peut également que de cette confrontation des contraires surgisse la vérité, à moins qu'ils ne soient alors si ébranlés qu'ils s'effondrent d'eux-mêmes en laissant la place à une nouvelle construction. C'est bien ainsi, me semble-t-il, que procède Bayle. Dans son grand *Dictionnaire critique*, le corps du texte vaut en tant que tel en mettant à notre disposition des informations courantes sur l'histoire, la philosophie, la religion, prêtant ainsi difficilement le flanc à toute censure ; par contre, dans les notes critiques de bas de page, on trouvera réunis tous les doutes qui avaient été exprimés à un moment ou l'autre à propos du texte qui figure en haut de chaque page, toutes les contradictions qui en sont nées et que l'on peut encore mettre au jour. Maintenant que les matériaux sont rassemblés, c'est une forêt entière de thèses et de réfutations qui se dresse devant nous [p. 486] et le lecteur se voit proposer de s'y frayer sa propre voie, à moins qu'il ne préfère prendre un chemin détourné. Bayle s'est contenté de lui indiquer plusieurs itinéraires possibles mais sans préciser lequel est le bon. « *Entre deux exigences absolues de l'histoire, dit-il, je m'en suis tenu pieusement à celle qui oblige à ne rien dire de mensonger ; mais je ne puis me targuer d'avoir toujours respecté l'autre qui est de dire toute la vérité ; il m'arrive de considérer cela comme contraire non seulement au bon sens mais aussi à la raison* ». Par conséquent, il ne souhaitait pas toujours dire toute la vérité : le plus souvent, il estimait que ce n'était pas possible dans la mesure où il ne l'avait pas encore découverte. « *L'esprit humain, écrit-il sur le même sujet, possède une plus grande capacité à nier et détruire qu'à convaincre et créer* ». En ces propos, s'expriment non seulement les forces de négation du scepticisme, ce qui est devenu courant de nos jours, mais aussi son côté positif, historique. Le scepticisme ne crée effectivement rien, mais, en poussant à l'extrême les contradictions dans la vision du monde existante, il en met à jour les insuffisances et permet à un nouveau chercheur de se comporter avec plus de liberté envers la routine du passé qui pèse sur lui. Un jour, alors que Bayle venait de se rétablir après une grave maladie, Ferrare de Tot<sup>126</sup> lui adressa

---

126. Conseiller au parlement de Rouen, auteur, sous le pseudonyme d'Angelo Corraro, de la *Relation de la cour de Rome* publiée à Leyde en 1663 (Vesselovski écrit à tort « Tot de Ferrare »).

pour l'occasion quelques lignes rédigées dans un style lapidaire. De toutes les louanges qu'on y trouve, je ne retiendrai que celle où il est dit que Bayle avait soutenu la liberté qui est parente de la vérité : *Qui labantem sustentas cognatam veritati Libertatem.*

Vérité et liberté, c'est tout le XVIII<sup>e</sup> siècle qui a lutté pour cette noble cause ; la catastrophe bien connue qui y a mis un terme<sup>127</sup> s'explique par le fait que les exigences théoriques de la première n'ont pas été prises en compte dans la pratique de la seconde.

*Traduit du russe par Roger Comtet*

Université de Toulouse  
Département de slavistique (LLA-CREATIS)

---

127. La Révolution française, de toute évidence, Vesselovski étant un libéral.